

COMPTER LES BATTEMENTS

Elara Vance



Compter les battements

Par Elara Vance

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Usure des Choses	4
Chapitre 2 : L'Anomalie Thorne	9
Chapitre 3 : La Tache d'Encre	16
Chapitre 4 : Le Duel des Méthodes	23
Chapitre 5 : 847 Jours	30
Chapitre 6 : Le Bruit des Ruines	37
Chapitre 7 : L'Inéquation	42
Chapitre 8 : Le Chantier de l'Âme	50
Chapitre 9 : Le Verdict de Glace	58
Chapitre 10 : Le Silence du Béton	65
Chapitre 11 : L'Effondrement du Calcul	72
Chapitre 12 : L'Infini Imprévisible	77

Chapitre 1

L'Usure des Choses

La vapeur de l'Earl Grey s'enroulait autour des doigts de Nora, une spirale de bergamote qui tentait, en vain, d'adoucir l'âpreté de l'air climatisé. Dans le bureau de « L'Horizon », le silence n'était jamais vide. Il avait une texture, un poids de velours sombre qui s'écrasait sur les épaules de ceux qui franchissaient le seuil. Nora aimait ce silence. Il était propre. Il ne mentait pas.

De l'autre côté du bureau en chêne blanchi, Sarah et Marc s'accrochaient l'un à l'autre par les yeux, une dernière ligne de défense contre l'inévitable. Nora observa la main de Marc : ses phalanges étaient blanches, serrant le cuir du sac de sa femme. Elle sentait l'odeur de leur détresse — un mélange de sueur froide et de ce parfum bon marché que Sarah avait dû vaporiser en excès pour se donner une contenance de femme aimée.

— Les chiffres ne sont pas des jugements, commença Nora. Sa voix était un scalpel : fine, froide, dépourvue de bavures. C'est une lecture de l'entropie.

Elle fit glisser le dossier sur la surface lisse. Le papier glacé crissa, un bruit de glace qui se fissure.

— Votre Bilan de Finitude est de 94,2 %, Sarah. Marc. La dégradation de vos récepteurs d'oxytocine a atteint un point de non-retour. La courbe de Gauss est formelle : vous entrez dans la phase de rémanence résiduelle.

Sarah laissa échapper un son, un petit hoquet étouffé, comme si on venait de lui presser les poumons. Elle regarda le graphique — une ligne bleue qui plongeait vers

un abîme noir, croisant une courbe rouge de ressentiment latent.

— Mais nous nous aimons, murmura Marc. Sa voix tremblait, chargée de ce sous-texte pathétique que Nora connaissait par cœur : *Dites-nous que nous sommes l'exception. Dites-nous que les mathématiques ont tort.*

Nora croisa les jambes. Le cachemire gris de son pull effleura ses clavicules saillantes. Elle percevait le tic-tac de la montre de Marc, un battement de cœur mécanique qui semblait plus honnête que ses paroles.

— L'amour est un pic biochimique, Marc. Ce que vous appelez « aimer » aujourd'hui n'est que la mémoire musculaire de votre attachement. Vos neurotransmetteurs sont épuisés. Si vous persistez, dans exactement cent douze jours, la tendresse se muera en une irritation cutanée. Dans deux cents jours, le son de la respiration de l'autre vous sera insupportable.

Elle marqua une pause, laissant le froid s'installer. Elle voyait la peau de Sarah se ternir sous la lumière crue des néons.

— Je ne vous vends pas du désespoir, je vous offre du temps. En signant ce bilan, vous validez une séparation chirurgicale. Pas de cris, pas de vaisselle brisée, pas de haine inutile. Juste l'acceptation que le cycle est terminé.

Elle observa le grain de la peau de Sarah, une légère desquamation au coin des narines. Le stress. La fatigue d'essayer de maintenir un édifice dont les fondations s'étaient changées en sable. Nora entendait presque le bruit des fibres du cœur de Marc qui se déchiraient, une rupture sourde, interne.

— 94 %, répéta Sarah, sa voix n'étant plus qu'un souffle de papier froissé.

— La marge d'erreur est de 6 %, concéda Nora avec une générosité de façade. Mais

ces 6 % représentent généralement des cas de déni pathologique ou des accidents neurologiques rares. Voulez-vous vraiment parier le reste de votre jeunesse sur une anomalie statistique ?

Marc finit par lâcher le sac. Sa main retomba sur ses genoux comme un oiseau mort. Le silence revint, plus dense encore, saturé par l'odeur du thé froid et du deuil anticipé.

Lorsqu'ils quittèrent le bureau, quelques minutes plus tard, ils marchaient avec une raideur de somnambules. Nora ne les regarda pas sortir. Elle fixa la trace de buée laissée par sa tasse sur le bureau. Elle l'essuya d'un geste précis avec un mouchoir en lin. L'ordre était rétabli. Elle venait de leur éviter des années de lente agonie, de petits déjeuners silencieux où l'on compte les grains de sucre pour ne pas avoir à croiser le regard de l'autre. Elle était le scalpel qui amputait l'espoir pour sauver le reste du corps.

La fin de journée s'étira. Les ombres du crépuscule rampèrent sur les murs gris perle de « L'Horizon ». Nora resta seule dans l'immense structure de verre et d'acier, là où le monde extérieur, avec son chaos et ses promesses ivres, semblait ne jamais pouvoir pénétrer. Elle rangea ses stylos, alignés selon un angle strict de quatre-vingt-dix degrés.

Elle se leva. Ses pas résonnaient sur le parquet noir, un écho sec dans la cathédrale de la lucidité qu'elle s'était construite. Elle se dirigea vers le panneau de bois sombre derrière son bureau. D'un effleurement du doigt, elle activa le scanner biométrique dissimulé dans une moulure. Un déclic métallique, presque imperceptible, déverrouilla le coffre-fort encastré.

À l'intérieur, il n'y avait ni bijoux ni lingots. Juste un unique dossier, plus épais que les autres.

Nora le sortit avec une précaution religieuse. Le contact du papier sur sa peau lui procura un frisson électrique, un froid qui monta le long de son échine. Sur la couverture, une étiquette sobre : *SOLIS, Nora – Projection de Finitude personnelle.*

Elle s'assit à même le sol, dans l'ombre grandissante de la pièce. Elle ouvrit le dossier.

C'était sa dose quotidienne de venin, son vaccin contre le vertige. À l'intérieur se trouvaient les calculs qu'elle avait elle-même effectués trois ans auparavant, croisés avec ses propres marqueurs génétiques et ses antécédents émotionnels. Les graphiques étaient d'une beauté cruelle. Ils prédisaient, avec une précision chirurgicale, l'échec programmé de toute tentative de construction durable.

Sa propre date d'expiration affective y était inscrite en rouge. Un futur mariage raté, archivé avant même d'avoir été tenté.

Elle caressa la courbe descendante de ses propres capacités d'attachement. Elle sentait sous ses doigts le grain du papier, l'encre qui semblait encore fraîche, comme une plaie ouverte. C'était son secret le plus intime : elle ne se contentait pas d'analyser la fin des autres, elle vivait dans la certitude de la sienne.

Elle se remémora le goût des larmes de sa mère, vingt ans plus tôt, quand son père était parti sans un mot, laissant derrière lui une odeur de tabac froid et un silence qui ne s'était jamais refermé. Nora avait alors compris que l'imprévisible était la forme la plus pure de la violence.

Elle ferma les yeux. Dans l'obscurité de son esprit, elle voyait des équations, des chaînes moléculaires, des probabilités. Elle se sentait en sécurité derrière ses chiffres. La douleur était gérable quand elle était prévisible. Le vide était supportable quand il était quantifié.

Elle reposa le dossier dans le coffre, referma la porte blindée et se redressa. Elle lissa son pull en cachemire, ajusta une mèche de ses cheveux blonds polaires. Elle était de nouveau de glace. Elle était de nouveau intouchable.

Elle sortit de l'immeuble. L'air extérieur était chargé d'humidité, une pluie fine commençait à tomber, transformant les lumières de la ville en taches floues et incertaines. Nora détestait la pluie ; elle était désordonnée, elle ne respectait aucun tracé.

Elle marcha vers sa voiture, son sac serré contre elle. Elle ignorait que, de l'autre côté de la rue, dans l'ombre d'un porche, un homme aux mains tachées d'encre observait la silhouette de verre filé de la femme qui prétendait avoir mis l'âme en bouteille.

Nora Solis monta dans son véhicule, verrouilla les portières et laissa le silence l'envelopper. Elle ne savait pas encore que les statistiques ont une faiblesse : elles ne prévoient jamais l'arrivée de celui qui vient pour saboter la machine.

Elle mit le contact. Son cœur battait à soixante-douze pulsations par minute. Régulier. Prévisible.

Pour l'instant.

Chapitre 2

L'Anomalie Thorne

Le silence de mon bureau n'est pas un vide, c'est une architecture. Il a le goût de l'argenterie des miroirs et l'odeur sèche du papier de soie. Ici, à trente étages au-dessus du chaos de la ville, le temps ne s'écoule pas, il se segmente. Le tic-tac de l'horloge murale en métal brossé n'est qu'un métronome réglant la symphonie de la finitude.

Je lissais le revers de ma veste en soie grise. Mes mains étaient froides, comme toujours. Une température constante de trente-quatre degrés à la surface de la peau, un signe clinique de ma propre économie émotionnelle. Je n'aime pas le gaspillage. Ni de chaleur, ni d'espoir.

Sur mon écran, les graphiques de la famille Marchand s'étiraient en courbes descendantes. Un divorce prévu pour le 14 novembre. Ils ne le savaient pas encore, ils pensaient que leur thérapie de couple à base de week-ends dans le Vermont allait colmater les brèches. Ils ignoraient que l'érosion de leur désir avait déjà atteint le point de non-retour, un seuil mathématique où la friction devient lassitude.

C'est alors que l'interphone a grésillé. Une interférence. Un bruit sale dans ma pureté acoustique.

— Mme Solis ? Il y a un homme. Il n'a pas de rendez-vous. Il dit qu'il s'appelle Thorne. Elias Thorne.

Je n'aime pas les noms qui sonnent comme des obstacles. *Thorne*. L'épine.

— Dites-lui que je ne reçois que sur...

La porte s'est ouverte. Pas avec la douceur huilée des gonds bien entretenus, mais avec une brusquerie qui a fait vibrer les cristaux de mon lustre.

L'air a changé. Instantanément. L'odeur d'ozone d'un orage proche, mêlée au cèdre et à cette note âcre de l'encre de Chine qui n'a pas fini de sécher.

Elias Thorne ne marchait pas, il déplaçait le centre de gravité de la pièce. Il portait une veste en lin froissée, trop légère pour la pluie qui battait encore contre les vitres, et ses mains... Ses mains étaient un blasphème dans cet environnement stérile. Les phalanges étaient tachées de noir, des empreintes de créativité ou de désordre, une cartographie de carbone qui semblait vouloir se transférer sur tout ce qu'il touchait.

— Nora Solis, dit-il.

Ce n'était pas une question. C'était une délimitation de territoire. Sa voix était basse, un violoncelle désaccordé qui faisait résonner ma propre cage thoracique.

— Monsieur Thorne. Vous avez manqué trois filtres de sécurité pour arriver jusqu'ici. C'est une performance qui mériterait une étude statistique, si je n'étais pas déjà occupée.

Je n'ai pas bougé. Mes clavicules, sous le cachemire, sont restées immobiles. Mon rythme cardiaque : 74. Une légère accélération. Infime.

Il s'est approché de mon bureau, ce plateau de verre qui sépare ma lucidité de la démence du monde. Il n'a pas demandé la permission de s'asseoir. Il a posé ses mains sales directement sur la surface immaculée. J'ai vu la tache de grisaille laisser un spectre sur le verre.

— Vous avez tué Julian, dit-il. Pas physiquement. C'est pire. Vous avez éteint la

lumière chez lui.

— Je n'ai fait qu'imprimer son bilan, répondis-je, ma voix restant une lame de rasoir polie. Julian et Clara avaient un taux de compatibilité résiduelle de 12 %. Leurs interactions verbales étaient composées à 80 % de micro-agressions passives. Je ne tue pas, Monsieur Thorne. Je pratique l'euthanasie sur des cadavres qui croient encore respirer.

Elias a eu un petit rire, un son sec qui a semblé écorcher l'air. Il s'est penché en avant. Ses yeux étaient d'un brun de terre profonde, labourée, pleine de racines et de secrets. La cicatrice à son sourcil gauche s'est plissée.

— Vous regardez le monde à travers un microscope et vous vous étonnez de ne pas voir le ciel, murmura-t-il. Vous lui avez donné une date de péremption comme s'il était un carton de lait. Il a cessé de se battre parce qu'une femme en pull gris lui a dit que les chiffres ne l'autorisaient plus à aimer.

— Les chiffres ne demandent pas l'autorisation. Ils constatent. L'amour est une réaction chimique soumise aux lois de l'entropie.

— L'entropie est le début de la création pour un architecte, répliqua-t-il en balayant la pièce du regard, s'arrêtant sur mes dossiers classés par couleurs, mes stylos alignés au millimètre. Vous vivez dans un mausolée de certitudes. C'est confortable, le froid, n'est-ce pas ? On ne sent pas la pourriture, mais on ne sent pas non plus la vie.

Il s'est redressé soudainement et a commencé à faire les cent pas. Il était trop grand pour cet espace. Il brisait les lignes de fuite que j'avais mis des années à stabiliser.

— Je vous propose un marché, Solis.

— Je ne fais pas de marchés. Je vends des expertises.

— Oh, mais c'est une expertise que je veux. Une analyse complète. La totale. Le "Bilan de Finitude" ultime.

Il s'arrêta devant une étagère de livres de neurosciences, ses doigts tachés d'encre frôlant les tranches comme s'il cherchait une faille dans la maçonnerie.

— Mais pas pour un couple, continua-t-il en se retournant. Pour moi. Seul. Analysez l'anomalie.

Je sentis un frisson inconnu ramper le long de ma colonne vertébrale. Ce n'était pas de la peur. C'était l'excitation glaçante d'un mathématicien devant une équation insoluble.

— Mon algorithme nécessite deux variables pour prédire une chute, Monsieur Thorne. Un corps seul ne tombe pas, il est simplement en attente de gravité.

— Alors utilisez-vous comme seconde variable.

Le silence qui suivit fut si dense que j'entendis le bourdonnement électrique des serveurs dans la pièce voisine.

— Vous plaisantez, je présume.

— Jamais sur les structures. Vous prétendez savoir quand tout s'arrête. Vous prétendez que tout est écrit dans le battement d'un cil ou la sudation d'une paume. Alors, faites-le. Branchez vos capteurs sur mes tempes. Écoutez mon sang. Regardez mes statistiques et dites-moi quand je vais cesser de croire que vous avez tort. Prouvez-moi que je suis prévisible.

Il fit un pas de plus. Il était maintenant si proche que je pouvais percevoir la chaleur

qui émanait de son corps, une chaleur animale, presque indécente dans ce bureau climatisé. Je voyais le grain de sa peau, les pores fins, la tension dans sa mâchoire. Il sentait la pluie et le papier vieux, un mélange qui heurtait mes sens comme une dissonance.

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ? demandai-je, ma voix perdant un peu de sa superbe cristalline.

— Parce que vous avez peur, Nora. Derrière vos colonnes de chiffres et vos diagnostics de finitude, vous êtes terrifiée par l'idée qu'un battement de cœur puisse échapper à votre contrôle. Vous voulez m'analyser pour me réduire à une donnée. Pour me ranger dans un tiroir et fermer la clé. Mais vous n'y arriverez pas.

Il posa sa main sur le bureau, juste à côté de la mienne. La distance entre nos peaux était de moins de trois centimètres. Je pouvais voir le contraste : mes doigts pâles, immobiles, comme sculptés dans l'albâtre ; et les siens, vivants, marqués par le travail, par l'encre, par le monde.

— Si je gagne, dit-il, si vous trouvez ma "date d'expiration" et qu'elle se vérifie, je fermerai mon cabinet d'architecture et je deviendrai votre assistant. Je serai votre preuve vivante.

— Et si vous... "gagnez" ?

— Vous brûlerez le dossier de Julian. Et vous passerez une nuit entière sans regarder votre montre. Une nuit à accepter l'imprévisible.

Mon cœur fit un bond. 88 pulsations.

C'était une anomalie. Il était l'anomalie. Dans le système parfait que j'avais construit, Elias Thorne était un virus magnifique et destructeur. Je savais, avec une certitude

mathématique, que je devrais le mettre à la porte. Que cet homme était capable de dynamiter les fondations de ma paix intérieure.

Mais l'odeur du cèdre était devenue envahissante. Et la curiosité est une pathologie que je n'ai jamais réussi à soigner.

Je me levai, ma silhouette de verre filé se reflétant dans ses yeux sombres. Je pris un formulaire vierge sur mon bureau. Le papier était d'un blanc si pur qu'il en devenait aveuglant.

— Asseyez-vous, Monsieur Thorne.

Il sourit. Ce n'était pas un sourire de triomphe, mais de reconnaissance. Le sourire d'un homme qui vient de voir la première fissure apparaître sur un barrage.

— Je vous préviens, dit-il en s'installant dans le fauteuil de cuir qui sembla soudain trop petit pour lui, je suis un bâtiment très difficile à démolir.

Je sortis les capteurs de mon tiroir. Des fils d'argent et de silicone. Je m'approchai de lui. Pour la première fois de ma carrière, mes mains tremblèrent d'un millimètre alors que je tendais le bras pour placer l'électrode sur sa tempe.

Quand mes doigts effleurèrent sa peau, là où le pouls battait avec une violence sourde, je ressentis un choc électrique qui n'avait rien de technique. Sa peau était brûlante.

— Rythme cardiaque initial : quatre-vingt-douze, dictai-je à mon logiciel, tentant de retrouver mon détachement clinique. Le sujet présente une agitation sympathique marquée.

— Ce n'est pas de l'agitation, Nora, murmura-t-il alors que je me penchais sur lui,

mes cheveux blonds polaires frôlant son épaule.

— Et qu'est-ce que c'est, alors ?

Il tourna la tête, ses lèvres à quelques centimètres de mon oreille.

— C'est le bruit que fait le moteur quand on s'apprête à sauter dans le vide. Vous devriez essayer. On entend mieux la mélodie quand on ne compte plus les battements.

Je me reculai brusquement, le souffle court. Sur mon écran, la ligne de son électrocardiogramme dessinait des sommets escarpés, des montagnes russes de pure volonté.

L'analyse venait de commencer. Et pour la première fois de ma vie, j'avais l'impression que c'était moi qui passais au scalpel.

La pluie recommença à frapper les vitres, un rythme irrégulier, chaotique, insupportable. Je pris mon stylo, j'enfonçai la pointe dans le papier jusqu'à ce qu'il se déchire un peu.

— Nous allons commencer par les tests de réponse galvanique, dis-je d'une voix que je voulais de glace, mais qui n'était plus que de l'eau tiède. Ne parlez plus. Contentez-vous de... d'exister.

— C'est ma spécialité, répondit-il dans un souffle.

L'anomalie était entrée dans la machine. Et je savais, au fond de mes cellules, que rien ne serait plus jamais prévisible. 102 pulsations. Mon propre cœur venait de trahir les statistiques.

La guerre de la chair contre le chiffre était déclarée.

Chapitre 3

La Tache d'Encre

Le fer rouge de la ville s'éteignait sous une pluie battante, transformant les rues en veines de goudron luisant. J'ajustai mon manteau de laine grise, une armure de tissu dont chaque fibre semblait protester contre l'humidité. Ma voiture était un sanctuaire de cuir et de silence, mais en sortant, l'air de l'ancien quartier industriel me frappa le visage comme une insulte. C'était une odeur de métal froid, de marée descendante et de suie oubliée.

L'atelier d'Elias Thorne se nichait au dernier étage d'un entrepôt qui semblait tenir debout par simple habitude. Je montai les escaliers en bois, chaque craquement sous mes talons résonnant comme un compte à rebours. Dans ma poche, mes doigts serraient nerveusement mon carnet à couverture rigide — mon bouclier de papier. Je n'étais pas venue pour une visite de courtoisie. J'étais venue pour disséquer l'anomalie. Pour prouver que ce chaos, cette arrogance créative, n'était qu'une variable de plus que je pourrais, tôt ou tard, réduire à zéro.

Quand je poussai la porte lourde, le bruit du monde extérieur fut instantanément dévoré par une atmosphère dense, presque solide.

L'air sentait le cèdre fraîchement débité, la térébenthine et le café froid. C'était une odeur qui n'avait rien de la neutralité clinique de mon bureau. C'était l'odeur de la fabrication, de l'effort, de la chair qui s'affronte à la matière.

Elias était là, de dos, courbé sur une immense table de travail éclairée par une lampe d'architecte dont le bras articulé grinçait doucement. Il portait une chemise blanche dont les manches étaient retroussées jusqu'aux coudes, révélant des avant-bras tendus

par l'effort de la précision. Ses mains, ces mains larges que j'avais déjà mémorisées malgré moi, étaient tachées d'une encre noire, presque bleue sous la lumière crue.

— Vous êtes en retard de trois minutes, Nora. La précision faiblit ?

Il ne s'était pas retourné. Sa voix avait cette texture de velours râpeux, un son qui semblait vibrer dans la base de ma nuque.

— J'étudiais l'environnement, répliquai-je, ma voix aussi tranchante qu'une lame de scalpel. Votre quartier est un cas d'école d'obsolescence programmée.

Il se tourna enfin. Un sourire en coin étira la cicatrice de son sourcil. Ses yeux bruns, profonds comme une terre après l'orage, ancrèrent les miens. Il y avait une chaleur physique qui émanait de lui, un contraste violent avec le froid de la pluie qui perlait encore sur mes cheveux.

— Bienvenue dans mon antre, dit-il en désignant le désordre ambiant d'un geste large. Ici, on ne prévoit pas la fin des choses. On cherche comment elles commencent.

Je fis quelques pas, mes talons sonnant faux sur le plancher maculé de sciure. Partout, des maquettes s'élevaient comme des squelettes de villes futures. Des structures de balsa, des réseaux de fils de cuivre, des moulages de plâtre brut. Pour moi, ce n'était qu'un cimetière de poussière en devenir. Je voyais les points de rupture, les angles de fatigue, la dégradation inévitable de chaque jointure.

— C'est... stimulant, dis-je en frôlant du bout des doigts une étagère. Mais c'est aussi statistiquement improbable. Ce bâtiment, là, avec cette courbe en porte-à-faux... il ne devrait pas tenir. La gravité finira par gagner.

— La gravité gagne toujours à la fin, Nora. C'est ce qu'on fait en attendant qui compte.

Il s'approcha de moi. Trop près. Je pouvais sentir l'odeur de la pluie sur sa peau, mêlée au bois. Il déposa ses mains tachées d'encre sur le rebord de la table de travail, juste à côté de mon carnet. Je fixai ses doigts. L'encre avait pénétré dans les sillons de sa peau, dessinant une géographie de ténèbres et d'effort.

— Regardez ceci, ordonna-t-il doucement.

Il s'écarta pour me laisser voir ce sur quoi il travaillait. Ce n'était pas un immeuble de bureaux ni une résidence de luxe. C'était une structure organique, complexe, faite d'une myriade de petits fragments de bois entrelacés. On aurait dit un cœur mécanique, ou un nid construit par une espèce d'oiseau mathématicien.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je, ma curiosité perçant malgré moi ma cuirasse de réserve.

— Une étude pour un centre de réhabilitation. Je l'appelle "La Structure du Ressenti".

— C'est inefficace, tranchai-je immédiatement. Trop de perte d'espace. Trop de recoins inutiles. Une analyse de flux montrerait que les déplacements y sont chaotiques.

Elias laissa échapper un rire bref, un son qui me fit l'effet d'une décharge électrique.

— Vous ne voyez que la poussière, Nora. Vous voyez le chaos parce que vous avez peur de ce qui ne peut pas être mis en colonnes Excel. Approchez.

Il ne me laissa pas le choix. Il attrapa ma main. Le contact de sa peau calleuse et chaude contre la mienne, si froide et lisse, me coupa le souffle. C'était une agression sensorielle. Je tentai de retirer ma main, mais il la tint fermement, sans violence, et la guida vers le centre de la maquette.

— Fermez les yeux, murmura-t-il.

— C'est ridicule. Je suis ici pour évaluer votre...

— Fermez-les. Ou vous aurez peur de perdre le contrôle.

Je lui jetai un regard noir, mais je finis par obéir. L'obscurité derrière mes paupières fut envahie par le bruit de ma propre respiration, trop rapide.

— Maintenant, sentez la structure. Ne la jugez pas. Ressentez-la.

Sous mes doigts, le bois était nerveux. Je sentais les arêtes vives, les textures changeantes, la tension des fils de fer qui maintenaient l'ensemble. Elias guidait mes doigts dans les interstices, là où le vide devenait aussi important que la matière.

— Vous sentez ce point de pression ? demanda-t-il. Sa voix était tout près de ma tempe. Je sentais son souffle.

— Oui, murmurai-je. C'est un point de fragilité.

— Non. C'est un point d'équilibre. C'est là que toute la structure respire. Si on le solidifie trop, le reste éclate sous le vent. Si on le supprime, tout s'effondre. C'est l'incertitude qui tient le tout debout, Nora. Pas la certitude.

Mes doigts s'attardèrent sur une jonction. Je ne voyais plus la maquette, je la construisais dans mon esprit. Ce n'était plus un amas de balsa. C'était une chorégraphie de forces invisibles. Pour la première fois de ma vie, l'absence de ligne droite ne me semblait pas être une erreur, mais une nécessité.

Soudain, je sentis une humidité étrange sur le bout de mon index. J'ouvris les yeux et

retirai ma main.

Une tache d'encre noire marquait la pulpe de mon doigt, là où Elias l'avait guidée sur un flacon ouvert ou une plume fraîchement posée. Le noir contrastait violemment avec la pâleur presque malade de ma peau.

— Vous m'avez salie, dis-je, la voix tremblante d'une émotion que je ne savais pas nommer. Colère ? Effroi ?

— Je vous ai rendu réelle, corrigea-t-il.

Il ne s'excusa pas. Il resta là, à m'observer alors que je sortais frénétiquement un mouchoir en soie de mon sac pour frotter la tache. Mais l'encre était tenace. Elle s'étalait, s'incrustait dans les ridules de ma peau, refusant de disparaître. Plus je frottais, plus la trace de son passage s'étendait.

— C'est ce que vous faites, n'est-ce pas ? dis-je en levant les yeux vers lui. Vous sabotez les systèmes. Vous introduisez du bruit dans le signal.

— Je déteste le silence des cimetières, Nora. Et vos statistiques, c'est le bruit que font les gens quand ils ont déjà arrêté d'essayer. Votre "Bilan de Finitude"... c'est une prophétie auto-réalisatrice. Vous dites aux gens qu'ils vont échouer dans 847 jours, et ils passent 847 jours à attendre la fin au lieu de construire le milieu.

Je rangeai mon mouchoir, vaincue par la tache. Mon cœur, ce traître, cognait contre mes côtes. 110 battements. Le chiffre s'afficha mentalement, comme une alarme.

— Ma méthode sauve des vies, Elias. Elle évite des années de souffrance inutile. Elle permet une transition propre.

— Il n'y a rien de propre dans la vie. La vie est une tache d'encre sur un pull en

cachemire. La vie, c'est ce qui se passe quand le plan s'effondre.

Il fit un pas vers moi, réduisant l'espace à presque rien. Je pouvais voir les mouchetures d'or dans ses iris bruns. Il y avait une intensité en lui qui menaçait de consumer ma froideur, de faire fondre la glace polaire dans laquelle je m'étais enfermée.

— Vous avez peur, Nora. Non pas que je sois imprévisible. Mais que j'aie raison. Vous avez peur que si vous arrêtez de compter, vous commencerez enfin à sentir le vide. Et le vide, c'est là où on construit les plus belles choses.

Je reculai, heurtant presque une étagère. Le chaos de son atelier m'agressait désormais physiquement. La poussière dans la lumière, l'odeur de bois, le désordre des croquis... tout cela hurlait une vérité que je refusais d'entendre.

— Je ne suis pas venue ici pour une leçon de philosophie de comptoir, Thorne. Je suis venue pour collecter vos données biométriques de la semaine.

Je sortis mon capteur, une petite pastille de métal froid, et tentai de la lui appliquer sur le poignet. Mes mains tremblaient. Un millimètre de faille dans mon exécution.

Il saisit mon poignet avant que je ne puisse l'atteindre. Sa main était comme une menotte de chair et de feu.

— Ne comptez pas mes battements, Nora, murmura-t-il d'une voix qui n'était plus qu'un souffle. Écoutez-les.

Il ramena ma main tachée d'encre contre son torse. Sous la chemise fine, je sentis le galbe de son muscle, la chaleur de sa peau, et surtout... le choc. Un, deux, trois. Un rythme puissant, irrégulier, sauvage. Ce n'était pas une machine. C'était un moteur en plein surrégime.

Je restai là, pétrifiée, ma main prisonnière de la sienne, mon encre se mêlant peut-être à la sueur de son corps. Le silence de l'atelier n'était plus peuplé que par nos deux respirations qui cherchaient, malgré nous, à s'accorder.

— Vous voyez ? dit-il doucement. C'est ça, la structure. C'est ce qui bat quand on n'a plus rien à perdre.

Je me dégageai violemment, le souffle court, les joues brûlantes. Je ramassai mon sac, mon carnet, mes certitudes en lambeaux.

— L'analyse continue, dis-je sans le regarder, ma voix brisée. Je... je vous enverrai les résultats par mail.

Je m'enfuis presque, dévalant les escaliers en bois, poursuivie par l'odeur du cèdre et le souvenir de cette pression contre ma paume.

Une fois dehors, sous la pluie glaciale, je levai ma main devant mes yeux. La tache d'encre était toujours là. Noire, indélébile, magnifique. Une erreur de calcul que je ne pouvais pas effacer.

La pluie lavait le goudron, mais elle ne lavait pas ma peau. Et alors que je montais dans ma voiture, je réalisai avec une terreur sourde que pour la première fois de ma vie, j'avais oublié de compter les secondes qui s'étaient écoulées dans cette pièce.

Le chronomètre était brisé. Et le vertige commençait.

Chapitre 4

Le Duel des Méthodes

Le Jardin des Plantes à cette heure-ci n'est plus un refuge pour les promeneurs, c'est une boîte de Petri. À dix-neuf heures, l'air s'épaissit, chargé de l'exhalaison sucrée des tilleuls et de l'odeur métallique de la Seine qui rampe non loin de là. La lumière décline, une mélasse d'ambre et de grisaille qui refuse de choisir entre le jour et le renoncement.

Je lissai la laine de ma jupe, une caresse machinale pour calmer le tremblement résiduel de mes doigts. Elias était en retard de trois minutes. Trois minutes, c'est le temps qu'il faut à une cellule pour entamer sa nécrose en l'absence d'oxygène. C'est aussi le temps qu'il me fallait pour reconstruire, pierre par pierre, le rempart qu'il avait ébréché dans son atelier.

— Vous avez encore cet air-là, dit une voix derrière mon épaule.

Je ne sursautai pas. Je l'avais senti arriver. Non pas entendu, mais senti : une modification de la pression atmosphérique, un sillage de cèdre et de tabac froid qui s'insinuait sous ma peau comme un avertissement.

— Quel air ? demandai-je sans me retourner, fixant un point imaginaire sur l'horizon de gravier.

Il s'assit à côté de moi sur le banc de fer forgé. Le métal gémit, une plainte sourde qui résonna jusque dans mes vertèbres. Il était trop près. Sa cuisse effleurait presque la mienne, et malgré l'épaisseur de mon manteau, je percevais la chaleur qui irradiait de lui.

— L'air de celle qui compte les atomes pour s'assurer que l'univers ne va pas s'effondrer. Détendez-vous, Nora. Les arbres ne vont pas s'enfuir.

— Je n'attends pas des arbres qu'ils s'enfuient, Elias. J'attends qu'ils perdent leurs feuilles. C'est la seule chose prévisible ici.

Il rit, un son grave qui semblait vibrer dans le creux de mon estomac. Il sortit un carnet de sa poche, non pas un carnet de notes, mais un bloc de papier à dessin, ses mains aux phalanges larges manipulant le fusain avec une aisance qui me rendait malade de jalousie.

— Le jeu est simple, dit-il en désignant du menton un couple qui s'avavançait vers la fontaine. Vous me donnez leur date de péremption. Je vous donne leur raison de rester.

Je tournai les yeux vers les cibles. Un homme et une femme, la quarantaine fatiguée. Elle marchait un demi-pas devant lui, son sac à main serré contre sa poitrine comme un bouclier. Lui regardait son téléphone, le pouce frénétique, une lueur bleutée soulignant l'amertume de ses traits.

— Facile, tranchai-je. Lui est en phase de désengagement cognitif. Il cherche une dopamine extérieure parce que celle qu'il recevait ici a tari il y a environ quatorze mois. Elle, elle pratique le "maintien par habitude". Elle regarde ses pieds pour ne pas voir que le chemin est fini. Probabilité de rupture dans les soixante-douze jours. À Noël, ils ne seront plus qu'un mauvais souvenir l'un pour l'autre.

Elias ne répondit pas tout de suite. Il traçait des lignes rapides sur son papier. Le crissement du fusain était le seul bruit entre nous, un son de craie sur une ardoise qui me hérissait les poils de la nuque.

— Regardez mieux, murmura-t-il. Regardez sa main gauche à elle.

Je plissai les yeux. Sa main libre, celle qui ne tenait pas le sac, cherchait nerveusement le tissu de son propre manteau, le triturant.

— Elle ne cherche pas à s'enfuir, Nora. Elle cherche sa main à lui. Elle a peur. Et lui... regardez son téléphone. Il ne scrolle pas. Il regarde une photo d'eux, il y a dix ans, quand ils étaient à Rome. Il vérifie que ce qu'il a sous les yeux est toujours la même femme. Il n'est pas absent, il est terrifié de la perdre. Ils ne vont pas rompre. Ils vont rentrer chez eux, ils vont se disputer à cause du sel dans la soupe, et ils finiront par pleurer dans les bras l'un de l'autre parce que le monde extérieur est trop vaste pour être affronté seul.

— C'est une fiction, Elias. Une construction romantique pour pallier l'absence de données.

— C'est de l'architecture, répliqua-t-il en tournant son carnet vers moi.

Le dessin était brutal, quelques traits noirs et violents. Mais il avait capté quelque chose que mon analyse avait omis : l'inclinaison imperceptible de leurs bustes l'un vers l'autre. Un angle de survie.

— L'amour n'est pas un état, continua-t-il, sa voix devenant plus basse, plus intime. C'est une tension. Comme une arche. Si elle ne subit pas de pression, elle s'effondre. Vous, vous ne voyez que la charge. Vous oubliez la résistance des matériaux.

Il se tourna vers moi, son regard brun plongeant dans le mien avec une intensité qui me fit l'effet d'une décharge électrique. L'odeur de la pluie sur le bitume montait du sol, entêtante. Je sentis mon cœur cogner contre mes côtes, un métronome devenu fou.

— Et nous ? demanda-t-il.

Le mot flotta entre nous, lourd de sous-entendus.

— Il n'y a pas de "nous", Elias. Il y a un sujet d'étude et une analyste. Une équation qui refuse de se résoudre.

— menteuse.

Il n'avait pas crié. Il l'avait dit comme on constate une évidence météorologique. Il posa son carnet sur le banc et réduisit la distance. Quelques centimètres à peine. Je pouvais voir la cicatrice fine qui barrait son sourcil, une trace de vie, de chute, de réalité. Je pouvais entendre le sifflement léger de sa respiration.

— Votre pouls, Nora. Je le vois battre dans votre cou. À combien est-il ? Cent ? Cent dix ?

— Quatre-vingt-douze, mentis-je, ma voix n'étant plus qu'un fil de soie prêt à rompre.

— Vous trichez.

Il leva la main. Je crus qu'il allait toucher mon visage, et une partie de moi — celle que j'essayais de noyer dans les statistiques depuis des années — hurla de le laisser faire. Mais il s'arrêta à un cheveu de ma tempe, capturant une mèche de mes cheveux blonds qui s'était échappée de mon chignon impeccable. Il la fit rouler entre son pouce et son index, un geste d'une sensualité dévastatrice.

— Vous avez construit cette vie comme un bunker, murmura-t-il. Tout est propre. Tout est numéroté. Mais vous savez ce qu'on trouve dans les bunkers, après des années de fermeture ?

Je ne pouvais plus respirer. L'air était devenu du verre pilé dans mes poumons.

— Quoi ?

— De la poussière. Et le silence des morts.

Il lâcha ma mèche de cheveux. Sa main descendit, lente, délibérée, pour venir se poser sur mon poignet, là où la peau est la plus fine, là où la vie hurle sa vérité. Ses doigts étaient chauds, calleux, une intrusion brutale de réalité dans mon monde de cachemire et de certitudes.

— Un, deux, trois... énuméra-t-il doucement.

— Arrêtez.

— Quatre, cinq... vous accélérez, Nora. Pourquoi ? La statistique dit que je ne suis qu'un homme sur un banc. Le risque est calculé. Alors pourquoi votre corps me dit-il que vous êtes en train de tomber d'un toit ?

Je tentai de dégager ma main, mais il raffermi sa prise. Pas de façon violente, mais avec une autorité tranquille qui m'annihila. Je détestais la sensation de ma propre vulnérabilité. Je détestais le fait qu'il puisse lire en moi comme dans un plan de coupe, identifiant les failles de ma structure, les points de rupture de mes fondations.

— Ce n'est que de l'adrénaline, finis-je par lâcher, les dents serrées. Une réaction chimique face à une intrusion territoriale. Rien de plus.

— Vraiment ?

Il se rapprocha encore. Je sentis son souffle sur mes lèvres, un mélange de menthe et de désir brut. Mes yeux se fermèrent malgré moi. À cet instant, le parc disparut. Il n'y avait plus de couples à observer, plus de rapports de finitude, plus de courbes de

Gauss. Il n'y avait que cette pression sur mon poignet et l'abîme qui s'ouvrait sous mes pieds.

— Si je vous embrassais maintenant, dit-il, si bas que je devinai les mots plus que je ne les entendis, quel serait le pourcentage de probabilité que vous restiez ?

— Zéro, soufflai-je.

— Vous mentez encore.

Il ne m'embrassa pas. Il fit pire. Il approcha ses lèvres de mon oreille et murmura :

— Quatre-vingt-quatorze pour cent de certitude, Nora ? C'est votre chiffre fétiche, non ? Moi, je vous donne cent pour cent de chances que, ce soir, vous ne puissiez pas dormir parce que vous sentirez encore mes doigts ici.

Il relâcha mon poignet brusquement. Le froid qui s'engouffra sur ma peau fut plus douloureux qu'une brûlure. Il se leva, ramassa son carnet, et me regarda d'en haut, sa silhouette découpée contre le ciel désormais d'un violet d'ecchymose.

— À demain, Nora. Essayez de ne pas trop compter. Ça finit par user les chiffres.

Il s'éloigna sans un regard en arrière, sa démarche souple et assurée se perdant dans l'ombre des allées. Je restai seule sur le banc, les poumons brûlants, mon poignet encore marqué par l'empreinte de sa chaleur.

Je regardai ma montre. Mon cœur battait à cent vingt.

Pour la première fois de ma carrière, j'avais les données sous les yeux, et je n'avais aucune idée de ce qu'elles signifiaient. L'analyse était morte. Le chaos venait de prendre possession des lieux, et il avait l'odeur du cèdre et le goût du vertige.

Je restai là, dans le silence grandissant du jardin, à écouter le bruit de mes propres battements. Un, deux, trois.

Le désastre était en marche, et il était magnifique.

Chapitre 5

847 Jours

Le chiffre six s'était transformé en neuf. Une simple rotation, un basculement de la courbe sur le papier millimétré, et l'univers de Nora Solis venait de se fissurer.

Le thé Earl Grey avait refroidi dans sa tasse en porcelaine de Saxe, une pellicule huileuse et sombre à la surface qui reflétait le néon blafard de son bureau. Elle fixa la feuille, son stylo à plume d'argent suspendu au-dessus du dossier des époux Lambert comme un scalpel hésitant. Une erreur de virgule. Un décalage de trois dixièmes dans l'indice de saturation affective. Dans son monde, c'était l'équivalent d'une poutre porteuse que l'on oublierait de sceller.

Elle sentit une goutte de sueur froide glisser entre ses omoplates, sous le cachemire gris perle. Ses doigts, d'ordinaire si sûrs, si froids, tremblaient imperceptiblement. Ce n'était pas seulement le dossier Lambert. C'était le système. Le rempart qu'elle avait érigé entre elle et le tumulte du monde montrait ses premières lignes de faille.

La porte s'ouvrit sans qu'on frappe. L'odeur arriva avant lui : un mélange de bois de cèdre, de pluie séchée sur de la laine et cette pointe d'ozone qui précède les tempêtes. Elias Thorne ne demandait jamais la permission. Il entra dans une pièce comme s'il en possédait les angles, sa silhouette massive dérangeant l'ordre métronomique des classeurs de Nora.

— Vous avez le teint de quelqu'un qui vient de voir un fantôme dans une équation, Nora.

Il s'approcha, ses pas lourds sur le parquet faisant vibrer le bureau en verre. Il ne

s'assit pas. Il se pencha au-dessus d'elle, ses mains calleuses prenant appui sur le rebord de la table. Nora vit la poussière de chantier sous ses ongles, un contraste violent avec la blancheur immaculée de ses propres dossiers.

— C'est une erreur de saisie, répondit-elle, sa voix plus aigre qu'elle ne l'aurait voulu. Rien qui ne puisse être rectifié.

— Vos yeux disent le contraire. Ils sont de la couleur de l'eau qui gèle. Qu'est-ce qui se passe vraiment ?

Elle ferma brusquement le dossier. Le bruit du papier qui claque résonna dans le silence de plomb de l'agence. Elle se leva, fuyant la proximité de cet homme qui semblait irradier une chaleur insupportable. Elle se posta devant la fenêtre, observant le ballet des taxis jaunes en contrebas.

— Huit cent quarante-sept jours, murmura-t-elle, presque pour elle-même.

Elias fit un pas vers elle. Elle sentit son souffle dans sa nuque, un courant d'air chaud qui fit se hérissier les petits cheveux à la base de son crâne.

— Huit cent quarante-sept ? répéta-t-il. C'est la durée de vie d'une de vos théories ?

— C'est le point de bascule. Le seuil de Finitude. Dans quatre-vingt-huit pour cent des cas étudiés, c'est à cet instant précis que l'usure des neurotransmetteurs devient irréversible. Le moment où l'on cesse de voir l'autre pour ne plus voir que le miroir de sa propre lassitude. C'est... c'est ma constante. Mon ancre.

Elle se tourna vers lui, ses yeux bleus délavés cherchant une moquerie qui ne vint pas. Au lieu de cela, elle ne trouva que ce brun profond, cette terre humide qui semblait vouloir l'engloutir.

— Et aujourd'hui, vous avez réalisé que le chiffre ne suffit plus à vous protéger ? demanda-t-il doucement.

— Aujourd'hui, j'ai fait une erreur, Elias. Et pour la première fois, je me demande si ce n'est pas parce que j'ai envie que le chiffre soit faux.

Un silence épais, presque tactile, s'installa entre eux. On entendait le tic-tac d'une horloge quelque part, chaque seconde tombant comme un couperet. Elias tendit la main, sans la toucher. Ses doigts effleurèrent l'air à quelques centimètres de la manche en cachemire de Nora.

— Venez avec moi, dit-il brusquement.

— J'ai des bilans à terminer. Le dossier Lambert...

— Le dossier Lambert peut attendre que le monde s'écroule. Prenez votre manteau. Je vais vous montrer ce que c'est que de compter sur autre chose que des décimales.

L'ascenseur de service grinçait, une plainte métallique qui remontait le long de la colonne vertébrale de Nora. Ils étaient sur le chantier de la "Tour Atlas", le dernier projet d'Elias. L'air était saturé de poussière de béton, une odeur de pierre broyée et de métal froid qui s'accrochait à la gorge.

Arrivés au cinquante-quatrième étage, il n'y avait plus de murs. Juste le squelette d'acier, des poutres en I qui s'élançaient vers le ciel, et le vent. Un vent sauvage, hurlant, qui arracha à Nora un cri de surprise. Elias lui saisit le bras, sa poigne ferme à travers le tissu de son manteau.

— Regardez, dit-il en désignant le vide.

Nora sentit le vertige la frapper comme un coup de poing à l'estomac. Ses genoux fléchirent. En bas, la ville n'était plus qu'une grille de lumières floues, un amas de pixels désordonnés. Il n'y avait plus de courbes de Gauss ici. Juste la gravité, brutale et honnête.

— C'est insensé, parvint-elle à articuler, ses dents s'entrechoquant. Nous n'avons aucune protection.

— Si, répondit Elias, sa voix portant à peine au-dessus du sifflement des courants d'air. Nous avons la structure. Je connais chaque rivet de cet édifice. Je sais combien de tonnes de pression cette poutre peut supporter avant de plier. Mais vous savez ce qui est le plus beau, Nora ?

Il l'entraîna vers le bord extrême de la plateforme de béton. Elle voulut résister, mais la chaleur de sa main sur son poignet était la seule chose qui la rattachait à la réalité.

— Ce qui est beau, c'est qu'on ne peut jamais être sûr à cent pour cent, continua-t-il. Il y a toujours une micro-fissure invisible, un défaut dans l'alliage, une rafale de vent que personne n'a vue venir. On construit pour que ça tienne, mais on vit pour le moment où l'on réalise que ça pourrait s'effondrer.

Il se tourna vers elle. Leurs visages n'étaient qu'à quelques centimètres. Le vent fouettait les cheveux blonds de Nora, les emmêlant aux mèches brunes d'Elias. Elle sentait l'odeur du fer et de la peau, un parfum primitif qui court-circuitait toute sa logique.

— Votre chiffre, 847... vous l'utilisez comme un garde-fou. Vous préférez annoncer la fin avant qu'elle n'arrive pour ne pas avoir à la subir. Vous vivez dans le deuil permanent de ce qui n'est pas encore mort.

— C'est de la lucidité, répliqua-t-elle, les larmes aux yeux, brûlées par le froid.

— Non. C'est de la lâcheté. Regardez-moi, Nora.

Elle leva les yeux vers lui. Dans la pénombre de la structure en construction, les yeux d'Elias brillaient d'une intensité effrayante.

— Je suis un architecte. Je passe ma vie à lutter contre l'entropie. Je sais que tout ce que je bâtis finira en poussière dans mille ans. Mais je continue de poser des pierres. Pourquoi ? Parce que la beauté n'est pas dans la durée. Elle est dans la tension entre le désir et la chute.

Il fit un pas de plus vers le vide, l'entraînant avec lui. Nora ferma les yeux, le cœur battant si fort qu'elle crut que ses côtes allaient se briser. Un, deux, trois... elle comptait, par réflexe.

— Arrêtez de compter, ordonna-t-il. Ressentez, pour une fois.

Il lâcha son bras.

Pendant une seconde qui parut durer une éternité, Nora crut qu'elle allait basculer. Le vide l'appelait, une immense gueule d'ombre prête à dévorer ses certitudes et ses graphiques. Le froid s'engouffra dans ses poumons, une lame de glace qui la vida de tout son air. Puis, elle sentit les bras d'Elias l'entourer.

Ce n'était pas une étreinte romantique. C'était un ancrage. Un rempart de chair et d'os contre l'immensité du chaos. Elle s'agrippa aux revers de son manteau de laine rugueuse, enfouissant son visage dans son cou. La peau d'Elias avait le goût du sel et de la sueur, une vérité biologique qu'aucune statistique ne pouvait quantifier.

— Vous sentez ça ? murmura-t-il contre sa tempe. C'est votre cœur. Il ne bat pas à

120 par peur du calcul. Il bat parce qu'il est terrifié d'être vivant.

Nora tremblait de tous ses membres. La rigidité de son corps de verre semblait fondre, se transformant en quelque chose de fluide, de vulnérable. Elle l'écarta doucement pour le regarder. La lumière de la lune, filtrant à travers les nuages de pollution, donnait à son visage des angles de statue antique.

— Pourquoi faites-vous ça ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle. Pourquoi vouloir briser ma machine ?

— Parce que votre machine est une prison, Nora. Et parce que j'ai envie de voir ce qui restera de vous quand les murs seront tombés.

Il approcha ses lèvres des siennes, s'arrêtant à une respiration de distance. Le sous-texte de ses paroles pesait plus lourd que le béton sous leurs pieds.

— 847 jours, dit-il. Si c'est le temps qu'il nous reste avant que tout ne s'use, alors c'est une éternité. Mais je parie que même vos calculs les plus sombres ne pourraient pas prédire ce qui va se passer dans les dix prochaines secondes.

Il ne l'embrassa pas. Il attendit. Il lui laissa le choix de la chute ou du saut.

Nora Solis, l'analyste qui prédisait la fin des mondes, ferma les yeux. Elle ne pensa pas au dossier Lambert, ni à la virgule mal placée, ni au coffre-fort où dormait son propre futur raté. Elle pensa à l'odeur du cèdre, à la morsure du vent, et à l'imprécision magnifique d'une main d'homme contre sa joue.

Elle réduisit les derniers millimètres de distance.

Quand leurs lèvres se touchèrent, ce ne fut pas le goût de la fin. Ce fut le goût du commencement, une explosion de saveurs métalliques et sucrées qui lui rappela que

les statistiques ont une faille majeure : elles oublient toujours de prendre en compte le vertige de ceux qui n'ont plus peur de tomber.

En bas, la ville continuait de gronder, indifférente aux chiffres et aux cœurs. Mais là-haut, sur le squelette d'acier de la tour Atlas, Nora Solis venait de perdre le compte. Et pour la première fois de sa vie, elle se sentait parfaitement, dangereusement à sa place.

Chapitre 6

Le Bruit des Ruines

Le moteur de la Jaguar 1968 d'Elias rongea le silence de la nuit, un grondement sourd, viscéral, qui vibra jusque dans la colonne vertébrale de Nora. L'habitacle sentait le cuir tanné, le tabac froid et cette note persistante de cèdre qui semblait émaner de la peau même de l'homme à côté d'elle.

Nora fixait le défilé des réverbères. Pour elle, c'était une suite de fréquences lumineuses, une onde sinusoïdale parfaite. Mais ses mains, enfoncées dans les poches de son manteau gris, tremblaient. Le baiser de la tour Atlas — ce point de rupture dans sa géométrie personnelle — battait encore contre ses lèvres comme une brûlure chimique.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

Sa voix sonna plus fragile qu'elle ne l'aurait voulu, un cristal fêlé.

— Au cœur de l'équation, répondit Elias sans détourner les yeux de la route. Là où vos chiffres cessent de chanter pour commencer à hurler.

Il vira brusquement à gauche, quittant le bitume lisse des quartiers d'affaires pour s'enfoncer vers la périphérie, là où la ville s'effiloche en zones industrielles squelettiques et en terrains vagues dévorés par la rouille. Le bitume devint granuleux, parsemé de nids-de-poule qui faisaient gémir les suspensions.

Ils s'arrêtèrent au pied d'un viaduc inachevé, une carcasse de béton qui s'élançait vers le vide avant de s'interrompre brutalement, comme un cri coupé net. L'air était chargé d'une humidité poisseuse, une odeur de vase et de métal oxydé.

Elias coupa le contact. Le silence qui suivit fut plus lourd que le vacarme du moteur.

— Sortez, Nora.

Elle obéit, ses talons claquant sur le gravier mouillé avec une précision de métronome. Le vent s'engouffrait sous le viaduc, charriant les échos lointains du périphérique. Elias contourna la voiture, ses mouvements souples, presque prédateurs. Il ne la regardait pas ; il fixait un point précis sur la chaussée, là où le béton était marqué d'une balafre sombre, une ancienne trace de freinage que le temps n'avait pas tout à fait effacée.

— Regardez cet angle, dit-il en désignant la courbe de la route qui menait au viaduc. À soixante-dix kilomètres-heure, la force centrifuge ici est de 0,4 G. Un pneu usé à 40 %, une chaussée humide, et la probabilité de décrochage passe à un sur sept. Vous connaissez ces chiffres, n'est-ce pas ?

Nora s'approcha, le froid mordant ses joues.

— C'est un point noir. Le rapport de sécurité routière de l'année dernière préconisait une signalétique renforcée. Le risque était statistiquement inévitable sans intervention structurelle.

Elias eut un rire sec, un bruit de gravier broyé.

— « Inévitable ». Quel joli mot pour masquer l'horreur. J'avais fait le calcul, Nora. Trois mois avant. J'avais dessiné le nouveau tracé pour la municipalité, bénévolement. J'avais prouvé, graphiques à l'appui, que ce virage était une guillotine.

Il fit un pas vers elle, si près qu'elle put voir le reflet de la lune dans ses yeux sombres, une lueur sauvage et blessée.

— Ma sœur, Clara, aimait la vitesse. Elle aimait sentir le vent contre son visage. Elle ne croyait pas aux statistiques. Elle croyait à la vie, à l'instant, à la sensation brute de

la gomme sur la route.

Il s'arrêta, sa respiration formant de petits nuages blancs dans l'obscurité.

— Elle est passée ici une nuit d'octobre. Il pleuvait. Juste assez pour que l'asphalte devienne un miroir. Le rapport de police a confirmé vos précieux chiffres : vitesse excessive, adhérence réduite de 60 %. Elle a quitté la route exactement là où mes calculs l'avaient prédit.

Nora sentit un froid plus profond que celui de la nuit s'insinuer sous son pull en cachemire. Elle voyait la scène : le métal qui se froisse, l'éclat des phares dans le noir, le silence définitif qui suit l'impact.

— Elias... je ne savais pas.

— Ce que vous ne savez pas, Nora, ce que vos « Bilans de Finitude » ne diront jamais, c'est le goût du café froid qu'on boit à l'hôpital en attendant que le cœur s'arrête. C'est le bruit de la pluie sur un cercueil qui a la taille d'une enfant. J'ai détesté les chiffres à partir de cette seconde-là. Parce qu'ils me donnaient raison, mais qu'ils n'avaient aucune main pour la retenir. Aucune voix pour lui crier de ralentir.

Il s'appuya contre le parapet de béton, ses mains larges serrant le bord jusqu'à ce que ses articulations blanchissent.

— Vous vivez dans un bunker, Nora. Vous prévoyez la fin des couples pour ne pas avoir à en ressentir l'agonie. Vous amputez avant que ça ne fasse mal. Mais regardez-vous. Vous êtes plus morte que Clara ne l'a jamais été, même au milieu des débris.

Chaque mot d'Elias agissait comme un scalpel, découpant les couches de protection que Nora avait mis des années à empiler. Elle pensa à son coffre-fort, à ce dossier sur son propre futur mariage raté. C'était une prophétie autoréalisatrice. Elle s'empêchait de marcher pour ne jamais trébucher.

— Je voulais juste... la sécurité, murmura-t-elle, ses yeux s'embuant malgré elle. Le chaos est insupportable, Elias. Si on peut prévoir quand le pont va s'effondrer, pourquoi rester dessus ?

— Parce que la vue est magnifique avant la chute ! explosa-t-il en se tournant vers elle. Parce que l'incertitude, c'est l'oxygène ! Si vous savez exactement quand vous allez mourir, Nora, vous ne vivez plus. Vous attendez. Vous n'êtes pas une analyste, vous êtes une croque-mort qui n'a pas encore compris qu'elle porte le deuil de sa propre existence.

Il fit un pas de plus, envahissant son espace vital. Nora recula jusqu'à sentir le béton froid du viaduc contre son dos. L'odeur du cèdre et de la pluie l'enveloppait, étouffante, électrisante.

— Vous avez peur, dit-il, sa voix retombant dans un murmure rauque. Votre cœur bat à 110. Je parie que vous pouvez même sentir l'adrénaline saturer votre sang. C'est ça, la faille dans vos calculs, Nora. C'est l'imprévisible. C'est ce qui se passe quand on arrête de compter et qu'on commence à sentir.

Nora leva les yeux vers lui. Pour la première fois, elle ne vit pas un homme, une variable, ou un client potentiel. Elle vit un miroir de sa propre douleur, une architecture de ruines qui cherchait désespérément un fondement. Le bunker ne se fissurait plus ; il explosait.

Elle tendit une main tremblante et effleura la cicatrice qui barrait le sourcil d'Elias. La peau était rugueuse, réelle, vibrante de chaleur.

— Je n'ai aucune idée de ce que je fais, avoua-t-elle dans un souffle.

— Bienvenue parmi les vivants, Nora.

Il posa ses mains de chaque côté de son visage, ses paumes calleuses ancrant Nora

dans le présent, loin des dossiers et des probabilités. Quand il l'embrassa, ce ne fut pas la douceur hésitante de la tour Atlas. Ce fut une collision. Un choc frontal entre deux solitudes qui avaient trop longtemps erré dans le noir.

Le baiser goûtait le sel — les larmes de Nora qui venaient de déborder — et le fer. C'était un baiser de naufragés, désespéré, affamé, cherchant à combler le vide entre les statistiques et la chair. Nora agrippa les revers de la veste en cuir d'Elias, ses doigts se crispant sur la matière brute. Elle ne cherchait plus l'équilibre ; elle cherchait le vertige.

Elle sentit la langue d'Elias contre la sienne, un goût de café noir et d'orage, et elle se laissa sombrer. Le bruit des voitures au loin, le vent s'engouffrant sous le pont, le craquement du gravier... tout se fondit dans le rythme chaotique de leurs respirations entremêlées.

À cet instant précis, Nora Solis, la femme qui vendait de la lucidité, réalisa que la vérité ne se trouvait pas dans la courbe de Gauss. Elle se trouvait dans la morsure du froid sur sa peau, dans la douleur sourde qui irradiait de sa poitrine, et dans la certitude terrifiante qu'elle ne pourrait plus jamais revenir en arrière.

Elias se détacha lentement, son front restant contre le sien. Leurs souffles se mêlaient dans le froid nocturne.

— 847 jours ? demanda-t-il, un sourire triste et provocateur au coin des lèvres.

Nora ferma les yeux, savourant le désordre magnifique qui régnait dans son esprit.

— Je m'en fous, Elias. Je m'en fous complètement.

Elle prit sa main, ses doigts s'entrelaçant avec les siens, sentant chaque cicatrice, chaque pli de sa peau. Ils restèrent là, au bord du vide, au milieu des ruines de leurs certitudes, tandis que la ville, au loin, continuait de clignoter comme un cœur épuisé. Nora ne comptait plus les battements. Elle les vivait.

Chapitre 7

L'Inéquation

Le silence du petit matin dans l'appartement de Nora n'avait plus la même texture. D'ordinaire, il était lisse, froid comme du lin fraîchement repassé, une absence de bruit qui lui servait de linceul protecteur. Ce matin-là, il était granuleux, vibrant encore des échos de la nuit. L'air portait une odeur nouvelle : un mélange de cèdre brûlé, de peau chauffée et de l'amertume persistante du café noir qu'Elias avait préparé avant de se rendormir.

Nora, assise sur le rebord du lit, observait le dos d'Elias. La lumière grise de l'aube dessinait la topographie de ses muscles, une carte d'ombres et de reliefs qu'elle mourait d'envie de cartographier. Elle sentit une pulsion familière l'envahir, une démangeaison au bout des doigts. Elle voulait mesurer l'angle de son omoplate, compter les battements de son pouls à la base de sa nuque, noter la fréquence exacte de sa respiration.

Elle se leva sans un bruit, ses pieds nus effleurant le parquet froid. Dans la cuisine, elle resta immobile devant la fenêtre embuée. Elle dessina un cercle du bout de l'index sur la vitre, regardant la ville s'éveiller dans un flou de néons et de bitume mouillé.

Respire, Nora. Ne calcule pas.

Mais son esprit était une machine de Turing qui ne connaissait pas de bouton « pause ». Déjà, les variables s'alignaient. Elias Thorne : instabilité structurelle élevée, empathie radicale, tendance à l'improvisation narrative. Elle, Nora Solis : besoin de contrôle systémique, atrophie émotionnelle préventive. Le résultat de l'équation était

une aberration, un reste que l'on n'arrive jamais à diviser.

Elle retourna dans son bureau, cette pièce où l'Earl Grey et le papier glacé régnaient en maîtres. Elle ouvrit son ordinateur. La lumière bleue de l'écran frappa son visage, révélant la pâleur de ses traits et l'éclat fiévreux de ses yeux bleu d'orage. Ses doigts hésitèrent au-dessus du clavier, puis, avec une précision chirurgicale, elle créa un nouveau dossier.

Dossier 402. Sujets : N.S. / E.T.

C'était sa drogue. Son bunker. Si elle pouvait transformer ce qu'elle ressentait en données, alors la douleur de la chute finale serait quantifiable. Et ce qui est quantifiable est supportable.

Elle commença à taper, le cliquetis des touches étant le seul battement de cœur qu'elle s'autorisait à écouter.

Taux de dopamine estimé : +40% par rapport à la ligne de base. Fréquence des contacts physiques non sollicités : 12 par heure. Risque d'effondrement des barrières de protection : Critique.

— Tu travailles déjà ?

La voix d'Elias, rauque de sommeil, déchira le silence. Nora sursauta, ses doigts se figeant sur la touche « Entrée ». Elle ne ferma pas l'ordinateur — ce serait trop suspect — mais elle bascula sur une feuille de calcul de son dernier client, un couple de banquiers dont l'amour se délitait comme du vieux papier.

Elias était là, encadré par la porte, vêtu seulement de son pantalon de la veille. Il était l'antithèse de cette pièce. Il était la chair, le bois, l'encre, alors que tout ici n'était que verre et abstractions. Il s'approcha, l'odeur de son corps — ce mélange de chaleur et de sommeil — envahissant l'espace vital de Nora.

Il posa une main sur son épaule. Nora sentit le poids de ses doigts à travers son pull en cachemire. C'était une brûlure douce. Elle se raidit imperceptiblement, son esprit notant : *Réaction cutanée instantanée. Vasodilatation périphérique.*

— Tu as les yeux d'une femme qui cherche une erreur dans les fondations, dit-il doucement.

Il ne regardait pas l'écran. Il la regardait, elle. Ses yeux bruns, profonds comme de la terre après la pluie, semblaient forer directement dans la chambre forte où elle gardait ses secrets.

— Je vérifie simplement des projections, mentit-elle. Les chiffres ne mentent jamais, Elias.

— Les chiffres sont des menteurs par omission, Nora. Ils disent combien, ils ne disent jamais comment. Ils ne disent pas le poids d'un soupir ou la couleur d'un regret.

Il s'accroupit à côté de son fauteuil, brisant la hiérarchie de la pièce. Il prit sa main, celle qui était encore sur le clavier, et la porta à ses lèvres. Le contact de sa barbe naissante contre sa peau fit frissonner Nora jusqu'à la moelle.

— Arrête de compter, murmura-t-il contre sa paume. Viens te perdre un peu.

Nora ferma les yeux. Elle sentait le vertige la gagner. C'était cela, l'inéquation. Elias n'était pas une variable, il était un sabotage du système. Elle se laissa glisser de son siège pour le rejoindre au sol, s'abandonnant à l'étreinte de ses bras puissants. Pour un instant, le dossier 402 n'était qu'un spectre dans la machine.

L'après-midi les trouva dans les rues de la ville, sous un ciel de plomb qui menaçait d'éclater. Elias marchait avec une sorte de grâce sauvage, s'arrêtant pour caresser la pierre d'un vieil édifice ou pour observer le jeu de la lumière sur une flaque d'huile. Nora le suivait, son carnet mental grand ouvert.

Ils entrèrent dans une petite boutique d'antiquités qui sentait la poussière, la cire d'abeille et le temps qui s'étire. Elias s'arrêta devant une horloge à balancier, dont le tic-tac était irrégulier, un hoquet mécanique dans le silence de la boutique.

— Tu vois ça ? dit-il en désignant le mécanisme exposé. Elle est cassée. Mais elle est magnifique parce qu'elle essaie encore. Elle ne sait pas qu'elle a perdu le rythme, elle vit juste son propre temps.

Nora s'approcha, observant les rouages dentelés.

— C'est une inefficacité, Elias. Une horloge qui ne donne pas l'heure exacte est un objet qui a échoué dans sa fonction primaire. Elle crée une illusion de temps, mais c'est une erreur de mesure.

Elias se tourna vers elle, son regard s'assombrissant.

— Et nous, Nora ? Est-ce qu'on est une erreur de mesure ? Parce que si tu nous regardes à travers ton microscope, tu vas finir par ne voir que les microbes et oublier la vie qui grouille autour.

La tension monta brusquement, électrique, palpable. Le sous-texte de ses mots heurta Nora de plein fouet. Il savait. Il sentait qu'elle était en train de le disséquer, même quand elle l'embrassait.

— Je ne sais pas faire autrement, avoua-t-elle, sa voix se brisant légèrement. Pour moi, comprendre, c'est survivre. Si je ne peux pas prévoir la fin, comment puis-je supporter le début ?

Elias s'approcha d'elle, si près qu'elle pouvait voir la petite cicatrice sur son sourcil, vestige de ce chaos qu'il chérissait tant. Il prit son visage entre ses mains calleuses, ses pouces caressant ses pommettes avec une tendresse qui faisait plus mal qu'une gifle.

— La fin est déjà là, Nora. Elle est dans chaque seconde qui passe. On ne la prévoit pas, on la porte en soi. Mais si tu passes ton temps à regarder le précipice, tu vas rater le paysage avant la chute.

Il l'embrassa alors, un baiser qui n'avait rien de statistique. C'était un baiser de terre et d'orage, désespéré, affamé. Nora s'y perdit, ses mains s'agrippant à ses bras comme à une bouée de sauvetage. Elle sentait l'odeur de la pluie qui commençait enfin à tomber dehors, le claquement des gouttes sur le toit en zinc, et le battement sauvage du cœur d'Elias contre le sien.

À cet instant, elle détesta sa propre intelligence. Elle détesta cette partie d'elle-même qui, même en plein abandon, notait que le rythme cardiaque d'Elias s'était stabilisé à 110 battements par minute.

La nuit tomba sur la ville, une nappe de velours noir tachée de lumières ambrées. De retour dans son appartement, alors qu'Elias s'était endormi dans le salon devant un documentaire sur les cathédrales gothiques, Nora retourna dans son sanctuaire de verre.

Elle rouvrit le dossier 402.

Ses doigts tremblaient légèrement. La lumière de l'écran lui paraissait soudain agressive, presque cruelle. Elle relut ses notes de la matinée. *Taux de dopamine... Risque d'effondrement...* Tout cela lui semblait dérisoire, un langage mort pour

décrire une explosion.

Elle commença à taper de nouvelles observations, mais les mots se bousculaient.

Observation : Le sujet E.T. possède une capacité de perturbation émotionnelle qui outrepassa les modèles prédictifs standards. Note : Lorsqu'il rit, le pli au coin de son œil gauche forme un angle de 30 degrés. Note : L'odeur de son cou est une constante que je ne parviens pas à isoler de mes propres processus de pensée.

Elle s'arrêta. Une larme, une seule, tomba sur le clavier. Elle la regarda s'écraser, une petite loupe d'eau sur la lettre « S ».

Elle se sentait comme une architecte qui, après avoir passé sa vie à construire des bunkers anti-atomiques, se retrouvait à vouloir vivre dans une maison de verre en plein champ de tir. Elias était le projectile. Il était le désordre magnifique qu'elle avait passé trente ans à fuir.

Elle ouvrit un sous-dossier intitulé « Date d'expiration estimée ».

C'était le cœur de son métier. Le scalpel.

Elle commença à entrer les données. Leurs différences fondamentales, leurs secrets enfouis, la cicatrice d'Elias, son propre besoin pathologique de contrôle. Elle chercha la faille, le moment précis où l'usure des neurotransmetteurs rendrait leur proximité insupportable.

L'algorithme tourna. Un petit cercle bleu tournait sur l'écran, un œil numérique qui scrutait leur futur. Nora retint sa respiration, son cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau en cage.

Le résultat s'afficha : *Incertitude résiduelle : 42%. Impossible d'établir une date de fin avec une certitude supérieure à 50%.*

Nora laissa échapper un rire nerveux, un son qui ressemblait à un sanglot. Pour la

première fois de sa carrière, la machine échouait. Elias Thorne était une inéquation. Il était le reste, le surplus, la variable qui faisait exploser la moyenne.

Elle entendit un mouvement derrière elle. Elias était là, debout dans l'obscurité de la porte. Il ne dit rien, mais son regard descendit vers l'écran, puis remonta vers elle. Nora ne tenta pas de cacher le dossier. Elle se sentait nue, exposée, son armure de chiffres gisant à ses pieds en mille morceaux de verre.

— Tu nous calcules, Nora ? demanda-t-il, sa voix basse et dépouillée de toute colère.

— J'essaie, répondit-elle, la gorge serrée. J'essaie de comprendre pourquoi j'ai l'impression de mourir et de naître en même temps quand tu me regardes.

Elias entra dans la pièce. Il ne regarda pas l'écran. Il alla directement vers elle et la prit dans ses bras, la soulevant presque de son siège. Il l'installa sur ses genoux, l'enveloppant de sa chaleur brute.

— Arrête de chercher la réponse, Nora. La réponse, c'est qu'il n'y a pas de réponse. Il n'y a que ce qui est là, maintenant. Le goût de tes larmes, le bruit de la pluie, et le fait que je n'ai aucune intention de te laisser repartir dans ton bunker.

Nora posa sa tête sur l'épaule d'Elias. Elle sentit le grain de sa peau, l'odeur du cèdre, et le silence qui, cette fois, était plein, dense, vivant. Elle tendit la main vers l'ordinateur.

D'un geste lent, elle déplaça le curseur sur le dossier 402.

Elle cliqua sur « Supprimer ».

Puis elle vida la corbeille.

L'écran redevint noir, reflétant leurs deux silhouettes entrelacées. Le vide n'était plus terrifiant. Il était une toile vierge.

— Elias ? murmura-t-elle.

— Oui ?

— Je ne sais pas combien de temps il nous reste.

Elias sourit contre ses cheveux, un sourire qu'elle ne put voir mais qu'elle sentit vibrer dans tout son être.

— C'est la plus belle chose que tu m'aies jamais dite.

Dehors, la ville continuait de battre son rythme épuisé, mais dans le bureau au parfum de thé et de papier, Nora Solis avait cessé de compter. Elle sombrait dans l'imprévisible, et pour la première fois, elle n'avait plus peur de la chute. Elle savourait le vertige. Elle savourait l'inéquation.

Chapitre 8

Le Chantier de l'Âme

L'Atrium des Murmures ne portait pas son nom par hasard. Le bâtiment, une structure de verre biseauté et de béton brossé, semblait avoir été conçu pour capturer le vent et le transformer en un soupir permanent. C'était le chef-d'œuvre d'Elias, son testament de pierre face à l'usure du monde.

Nora se tenait à l'entrée, immobile, enveloppée dans un manteau de laine anthracite qui semblait peser une tonne sur ses épaules frêles. L'air sentait la poussière de roche, le champagne frais et ce parfum métallique particulier qu'ont les lieux neufs, avant que l'humanité n'y dépose sa patine de sueur et d'habitude.

— Tu ne vas pas rester sur le seuil toute la soirée, si ?

La voix d'Elias monta de l'ombre, chaude comme une gorgée de bourbon. Il s'approcha, déboutonné, sa chemise blanche tranchant avec l'obscurité de la nef. Il ne l'embrassa pas ; il se contenta de poser sa main dans le creux de ses reins. La chaleur traversa les épaisseurs de tissu, un courant électrique qui fit tressaillir les vertèbres de Nora.

— C'est... immense, murmura-t-elle. Ses yeux parcouraient les lignes de force, les arches qui défiaient la gravité. C'est fait pour durer combien de temps ?

— Trois cents ans. Minimum. À moins que la terre ne décide de s'ouvrir.

Nora sentit un vertige familial. Trois cents ans. Cent neuf mille cinq cents jours. Une éternité pour quelqu'un qui calculait la survie des sentiments en semaines. Elle tendit

la main et effleura un pilier. Le béton n'était pas froid. Il était vibrant, presque organique, poli jusqu'à évoquer la douceur d'un os de géant.

— Viens, dit Elias. Je veux te montrer le cœur.

Il l'entraîna loin de la foule des mécènes et des officiels, dont les rires cristallins ricochaient contre les parois de verre. Ils grimpèrent un escalier en colimaçon, une colonne vertébrale d'acier suspendue dans le vide. À chaque pas, Nora sentait le balancement imperceptible de la structure. Elias ne regardait pas où il marchait ; il regardait Nora, guettant sur son visage la moindre fissure dans son armure analytique.

Ils arrivèrent sur une galerie surplombant la salle des archives. Ici, l'odeur changeait. C'était le parfum du cèdre, profond et résineux. Elias avait tapissé les murs de bois pour protéger les documents de l'humidité.

— Ici, le temps s'arrête, dit-il à voix basse. C'est le point zéro.

Nora s'approcha de la rambarde. Elle se sentait minuscule, une variable insignifiante dans une équation monumentale. Elle pensa au dossier 402 qu'elle avait supprimé la veille. Elle avait effacé sa propre finitude, mais le vide qu'elle avait créé dans sa base de données semblait hurler dans ce silence.

— Pourquoi le cèdre ? demanda-t-elle, cherchant à s'ancrer dans le sensoriel.

— Parce qu'il ne pourrait pas. Parce qu'il protège ce qu'on lui confie. C'est mon pacte avec l'avenir.

Il se plaça derrière elle, ses bras l'encerclant sans la toucher tout à fait. Nora ferma les yeux. Elle entendait le rythme cardiaque d'Elias, un métronome irrégulier qui contredisait toute sa logique. Elle sentait l'odeur de la pluie qui commençait à frapper les vitres en haut, un tapotement nerveux, des milliers de doigts invisibles cherchant à

entrer.

— Nora, regarde-moi.

Elle se tourna. Le visage d'Elias était mangé par les ombres, mais ses yeux brillaient d'une intensité dévorante. Il y avait dans son regard une certitude qui l'effrayait plus que n'importe quelle statistique d'échec.

— Tu passes ta vie à mesurer le déclin, dit-il, sa voix vibrant contre son front. Mais regarde ce qu'on peut bâtir quand on accepte que les fondations soient invisibles. Ce bâtiment ne tient pas parce que les calculs sont parfaits. Il tient parce que j'y ai injecté une intention.

Il prit sa main, forçant ses doigts à s'écarter contre sa poitrine.

— Tu sens ça ? C'est le désordre. C'est le chaos. Et c'est la seule chose qui ne s'use pas.

Pendant un instant, Nora crut qu'elle allait se dissoudre. La glace en elle ne fondait pas ; elle se brisait en éclats tranchants. Elle avait envie de le croire. Elle avait envie de troquer son scalpel contre une truelle.

Mais l'esprit de Nora Solis n'était pas une pièce qu'on pouvait fermer à clé. C'était une machine de guerre programmée pour la détection des anomalies.

Alors qu'Elias s'éloignait pour répondre à l'appel pressant d'un investisseur, Nora resta dans la galerie des archives. Ses yeux, habitués à traquer le détail discordant, s'arrêtèrent sur une série de cadres fixés au mur, près du bureau de chantier encore en place. C'étaient les plans originaux, les épures techniques.

Elle s'approcha, attirée par une curiosité machinale.

Sous le verre, les lignes bleues se croisaient avec une précision chirurgicale. Elle reconnut la main d'Elias : nerveuse, autoritaire. Mais dans le coin inférieur droit d'un schéma structurel concernant la résistance des matériaux, elle vit quelque chose qui lui fit l'effet d'une décharge de glace pure.

Une suite de chiffres. Une annotation marginale.

$$* P(f) = 1 - e^{-\lambda t} *$$

Nora retint son souffle. Ses poumons semblèrent se cristalliser. Elle connaissait cette formule. Elle l'avait inventée. C'était la loi de fiabilité exponentielle qu'elle utilisait pour déterminer le point de rupture des systèmes émotionnels complexes. Elle était là, griffonnée de la main d'Elias, datée de trois ans auparavant.

À côté, une petite note, presque illisible : *"Marge d'erreur acceptée : 6%. Inacceptable. Réviser les pivots de la section Sarah."*

Sarah. Sa sœur.

Nora sentit le goût du cuivre dans sa bouche. Elias lui avait dit qu'il rejetait les statistiques. Il lui avait dit qu'il avait "prévu" l'accident de sa sœur par instinct, mais qu'il détestait l'idée que l'âme puisse être mise en équation.

Pourtant, sous ses yeux, la preuve hurlait le contraire. Elias Thorne ne construisait pas à l'instinct. Il construisait avec les outils de Nora. Il avait utilisé des modèles prédictifs pour la structure même de ce bâtiment, pour chaque jointure, pour chaque gramme de béton. Il avait cherché la perfection mathématique avec une obsession qui dépassait la sienne.

— Nora ?

Il était revenu. Il se tenait à quelques pas, son verre de champagne à la main, sa silhouette décontractée masquant le prédateur de données qu'il était peut-être.

Elle ne bougea pas. Elle pointa le plan du doigt, son ongle heurtant le verre avec un bruit sec, comme un coup de feu.

— C'est quoi, ça, Elias ?

Il s'approcha, son regard tombant sur le schéma. Un silence de plomb s'abattit sur la galerie. Le vent, dehors, sembla hurler plus fort dans les anfractuosités du bâtiment.

— C'est un calcul de charge, Nora. Rien de plus.

— Ne me mens pas, dit-elle, sa voix n'étant plus qu'un fil de soie glacée. C'est ma formule. C'est le langage que je parle. Celui que tu as prétendu détester. Celui que tu as appelé "une insulte à la vie".

Elle se tourna vers lui, ses yeux bleus virant au gris acier.

— Tu m'as dit que tu avais perdu ta sœur parce que tu n'avais pas pu empêcher l'imprévisible. Mais tu n'essayais pas de vivre avec l'imprévisible, Elias. Tu essayais de le dompter. Tu as passé ces trois dernières années à construire des bunkers pour que rien ne puisse plus jamais se casser. Tu n'es pas un bâtisseur d'âmes. Tu es un architecte de la peur. Exactement comme moi.

Le visage d'Elias se durcit. La chaleur qui émanait de lui quelques minutes plus tôt s'était évaporée, remplacée par une rigidité de pierre. Il posa son verre sur une caisse en bois. Le bruit du cristal sur le cèdre fut assourdissant.

— Tu ne comprends pas, dit-il, sa voix basse et dangereuse.

— Oh, je comprends très bien. Tu es venu me chercher parce que j'étais le miroir de ton échec. Tu voulais voir si ma lucidité pouvait guérir ton impuissance. Tout ce discours sur le "vertige" et "l'instant présent"... C'était quoi ? Une expérience ? Une façon de voir si tu pouvais faire mentir tes propres calculs en utilisant les miens ?

— Nora, arrête.

Il fit un pas vers elle, mais elle recula, se cognant contre la rambarde. Le vide derrière elle semblait soudainement l'appeler.

— Tu m'as fait supprimer mon dossier, Elias. Tu m'as fait croire que le chaos était beau. Mais ce bâtiment... il est plus contrôlé que n'importe laquelle de mes prédictions. Il n'y a pas d'imprévisible ici. Il n'y a que ta terreur de perdre à nouveau.

Elle sentit une larme brûler sa joue, une traînée d'acide sur sa peau de porcelaine. Le parfum du cèdre l'étouffait maintenant. C'était l'odeur d'un cercueil bien construit.

— La section Sarah, murmura-t-elle. Tu l'as nommée d'après elle. Tu as construit ce pilier pour qu'il ne tombe jamais, pour racheter le fait que tu n'as pas pu la retenir. Mais en faisant ça, tu as construit un mensonge.

Elias ne répondit pas tout de suite. Il regarda le plan, puis ses propres mains, celles-là mêmes qui sentaient le bois et l'encre. Quand il releva les yeux, la vulnérabilité qu'elle y vit était brute, saignante, mais elle était entachée par une trahison qu'elle ne savait pas comment digérer.

— J'avais besoin que ce soit solide, Nora. Pour une fois dans ma vie, j'avais besoin de savoir que quelque chose ne s'effondrerait pas.

— Et nous ? demanda-t-elle, sa voix se brisant. On fait partie de tes calculs de charge,

nous aussi ? Quelle est notre marge d'erreur acceptée, Elias ? 6% ? 4% ? Ou est-ce que tu as déjà prévu la date de notre expiration sur un autre plan caché ?

Elle ne laissa pas le temps de répondre. Elle ne pouvait plus supporter la proximité de son corps, ce corps qui lui avait promis le vertige alors qu'il ne cherchait que l'ancrage.

Nora traversa la galerie d'un pas rapide, ses talons claquant sur l'acier comme un compte à rebours. Elle dévala les escaliers, ignorant les appels d'Elias qui mouraient dans l'immensité de l'atrium.

Elle sortit sous la pluie battante. L'eau glacée s'engouffra dans son cou, trempant son cachemire gris, alourdissant son manteau. Elle marchait sans voir, ses poumons brûlant de l'air humide de la nuit.

Elle avait cessé de compter, il est vrai. Elle avait vidé la corbeille de son ordinateur. Elle avait cru à la toile vierge.

Mais alors qu'elle s'engouffrait dans un taxi, le goût des larmes sur ses lèvres n'était plus celui de l'espoir. C'était le goût amer de la donnée manquante. Elias Thorne ne l'avait pas sortie de son bunker ; il l'avait simplement invitée dans le sien, plus vaste, plus beau, mais tout aussi verrouillé.

Dans le reflet de la vitre embuée, Nora Solis vit son propre visage. Elle n'était plus une silhouette de verre filé. Elle était une fissure vivante. Et pour la première fois, elle comprit que le plus grand danger n'était pas que tout s'arrête, mais que tout continue sur la base d'un calcul faussé.

Elle posa sa main sur son cœur. Il battait, sourd et furieux.

Elle recommença à compter.

Un. Deux. Trois.

Chaque battement était une brique qu'on arrachait au mur. Elle ne savait pas combien il en restait, mais elle savait maintenant que certaines structures, même celles prévues pour durer trois cents ans, ne sont que des déguisements pour le vide.

Chapitre 9

Le Verdict de Glace

L'air de l'agence Solis & Associés n'avait jamais été aussi sec. Il portait en lui une charge électrostatique qui faisait grésiller les poils sur les bras de Nora. Dans le silence nocturne, seul le bourdonnement des serveurs informatiques, ce pouls artificiel et régulier, rythmait l'obscurité.

Nora ne s'était pas déshabillée. Son manteau de laine, alourdi par la pluie de la galerie, reposait sur le dossier de son fauteuil ergonomique, exhalant une odeur de chien mouillé et d'asphalte froid. Elle avait froid, une morsure qui partait de la base de la nuque pour se loger sous les côtes. Ses mains, aux jointures blanchies, survolaient le clavier avec la précision d'un chirurgien opérant son propre cœur.

Elle ouvrit le logiciel. L'interface était d'un blanc chirurgical.

Projet : Thorne/Solis.

C'était une hérésie déontologique. On ne passait pas ses propres sentiments au crible des algorithmes de finitude. C'était comme braquer un microscope sur une éclipse de soleil : on finit toujours par perdre la vue. Mais Nora avait besoin de cette cécité. Elle injecta les données, une à une, avec une ferveur de flagellante.

Fréquence des contacts physiques spontanés : Élevée (Donnée instable).

Divergence des aspirations architecturales : Maximale.

Indice de porosité émotionnelle : Dangereux.

Chaque clic était une pierre qu'elle posait sur le muret de son bunker. Elle se rappelait l'odeur de la peau d'Elias dans la pénombre de l'atrium, ce mélange de cèdre et de

sueur propre, une odeur qui n'aurait jamais dû entrer dans ses équations. Elle se rappela le grain de ses pouces sur ses tempes. Elle tapa plus vite. Elle voulait que la machine broie ces souvenirs, qu'elle les transforme en pourcentages, en courbes, en quelque chose qu'elle pourrait enfin ranger dans un tiroir étiqueté « Pertes et Profits ».

L'ordinateur moulina. Un petit cercle bleu tournait à l'écran, aspirant ses espoirs comme un trou noir.

Derrière elle, la porte de l'agence s'ouvrit. Le vent s'engouffra dans le couloir, apportant avec lui l'odeur de la ville humide et une présence qu'elle aurait reconnue entre mille. Elle ne se retourna pas. Elle fixa l'écran.

— Nora.

La voix d'Elias était rauque, chargée de la poussière des chantiers et de la fatigue de la nuit. Elle entendit ses pas lourds sur le parquet. Il ne marchait pas comme elle ; il n'effleurait pas le sol, il s'y ancrant.

— Tu n'aurais pas dû venir ici, Elias, murmura-t-elle. Sa propre voix lui parut lointaine, comme si elle provenait d'une pièce voisine remplie de coton.

— Je n'allais pas te laisser t'enfuir comme ça. Pas après ce qui s'est passé dans la galerie. Tu trembles, Nora.

Il s'approcha. Elle sentit la chaleur de son corps irradier à travers son pull en cachemire. C'était une menace. Une chaleur qui promettait la fonte des glaces, et Nora n'était pas prête pour l'inondation.

— Regarde, dit-elle en désignant l'écran d'un geste sec.

Le cercle bleu s'était arrêté. Un graphique en forme de chute libre s'affichait maintenant en rouge cramoisi.

PROBABILITÉ DE RUPTURE BRUTALE : 98,4%.

ÉCHÉANCE ESTIMÉE : 14 JOURS.

Le silence qui suivit fut plus tranchant qu'un éclat de verre. Nora sentit le regard d'Elias passer de l'écran à son profil, puis revenir à l'écran. Elle percevait son incompréhension, puis cette étincelle de colère qui commence à chauffer le sang.

— C'est quoi, ça ? demanda-t-il, sa voix tombant d'une octave.

— C'est nous, Elias. C'est la réalité dépouillée de son lyrisme. C'est le verdict.

Elle se tourna enfin vers lui. Ses yeux bleus, délavés par la fatigue, cherchaient une faille dans le visage de l'architecte. Elias semblait pétrifié. Il portait sous le bras un rouleau de plans, son futur, sa cathédrale de verre, qu'il serrait comme une arme inutile.

— Tu as mis "nous" dans ta machine ? Tu as transformé ce qu'on ressent en... en statistiques de sinistres ?

— J'anticipe l'effondrement, répliqua-t-elle, les dents serrées. Un bon architecte devrait comprendre ça. On ne construit pas sur un sol qui glisse. Et nous, Elias, nous sommes un glissement de terrain permanent. Regarde les chiffres. Dans quatorze jours, il ne restera rien que du ressentiment et des débris. Je nous épargne l'agonie.

Elias lâcha un rire sec, sans une once de joie. Il fit un pas de plus, envahissant son espace vital. Nora sentit le parfum de pluie qui émanait de sa veste. Elle eut une envie folle de s'y blottir, de se noyer dans cette odeur de terre et de vie, mais elle se raidit. Elle était le scalpel. Elle devait rester droite.

— Tu as peur, Nora. C’est tout ce que je vois sur cet écran. Une peur bleue, codée en binaire.

Il posa violemment son rouleau de plans sur le bureau, renversant au passage le pot à crayons. Le bruit du bois contre le métal fit sursauter Nora.

— Ce rapport, c’est ton armure, continua-t-il, les yeux brûlants. Tu l’as fabriqué pour ne pas avoir à regarder ce qu’il y a entre nous. Tu préfères une fin certaine et laide à une incertitude magnifique. Tu sais ce qu'on fait, nous, les bâtisseurs, quand un calcul dit que ça ne tiendra pas ? On change les matériaux ! On renforce les fondations ! On n'abandonne pas le terrain avant d'avoir posé la première pierre !

— On ne renforce pas l'humain, Elias ! cria-t-elle, brisant enfin son masque de marbre. Les gens s'usent. Ils se déçoivent. Ils s'en vont. Mon père est parti parce qu'il n'avait pas calculé l'usure du quotidien. Ma mère s'est éteinte parce qu'elle n'avait pas prévu le vide. Moi, je prévois. Je maîtrise. Je ne serai pas celle qui ramasse les morceaux au fond du gouffre.

Elle respirait vite, le haut de son torse s'agitant sous le cachemire gris. Elle vit une ombre de tristesse infinie traverser le regard d'Elias. Une pitié qu'elle ne pouvait supporter.

— Tu es déjà au fond du gouffre, Nora, dit-il doucement. Tu t'y es installée et tu appelles ça de la sécurité.

Il tendit la main, effleurant presque sa joue. Elle recula comme si elle avait été brûlée. La distance entre eux devint un abîme.

— Ce rapport est définitif, trancha-t-elle, reprenant son ton de consultante. Mon cabinet va clore votre dossier. Je vous enverrai la facture par coursier. Pour ce qui est

de... nous... considérons que la période d'essai a révélé des vices cachés rédhibitoires.

Le mot "vice" flotta dans l'air, sale et injuste. Elias retira sa main. Son visage se ferma, les lignes de sa mâchoire se durcissant comme du béton frais qui prend.

— Tu sais ce qui manque à ton calcul ? demanda-t-il en désignant l'écran avec un mépris souverain.

Nora ne répondit pas. Elle sentait son cœur battre contre ses côtes, un bruit sourd, irrégulier, une erreur de mesure qu'elle ne pouvait ignorer.

— La volonté, dit-il. Le choix. Tu parles de nous comme si nous étions des forces de la nature subissant la gravité. Mais on a le choix de rester, même quand tout s'écroule. Mais toi... toi tu as déjà choisi la ruine.

Il ramassa ses plans, mais au dernier moment, il en laissa un sur le bureau. Un croquis qu'il avait fait à la main, pas un rendu informatique froid. C'était le dessin de la verrière de la galerie, mais modifiée. Au centre, il avait esquissé deux silhouettes minuscules, presque fondues dans la lumière.

— Garde ça, dit-il d'une voix blanche. C'est la structure que je voulais bâtir pour toi. Une structure qui n'a pas besoin de tes bilans de finitude parce qu'elle se nourrit de ses propres failles.

Il tourna les talons. Ses pas résonnèrent dans le couloir, s'éloignant, s'effaçant. Nora resta immobile, les bras croisés sur sa poitrine, comme pour empêcher ses organes de s'échapper. Elle entendit la porte d'entrée se fermer avec un clic métallique définitif.

Le silence revint, plus lourd qu'avant. Le bureau sentait encore le cèdre, mais l'odeur s'étiolait déjà, chassée par la climatisation impersonnelle.

Nora s'approcha de l'écran. Le chiffre rouge l'obsédait.

14 jours.

Elle réalisa soudain que le logiciel n'avait pas prévu une chose. Il n'avait pas prévu que la fin puisse arriver en quatorze minutes au lieu de quatorze jours. Elle venait de provoquer l'effondrement qu'elle craignait tant, pour le simple plaisir d'avoir eu raison.

Elle s'assit lourdement. Ses doigts effleurèrent le plan laissé par Elias. Le papier était épais, texturé, porteur d'une humanité que son clavier ne connaîtrait jamais. Sous le dessin, il y avait une petite annotation, écrite d'une main rapide : *"L'imperfection est la seule chose qui résiste au temps."*

Une larme, une seule, tomba sur le papier, faisant baver l'encre noire d'une des silhouettes.

Nora Solis, l'analyste, la femme de verre, regarda la tache s'étendre. Elle sentit le froid l'envahir tout entière, un froid polaire, définitif. Elle avait gagné. Elle avait prouvé que l'amour était une erreur de calcul.

Mais alors qu'elle éteignait son ordinateur, plongeant la pièce dans un noir d'encre, elle se rendit compte que dans cette obscurité parfaite qu'elle avait elle-même créée, elle n'avait plus la moindre idée de la direction de la sortie.

Elle posa sa main sur le bureau froid.

Un. Deux. Trois.

Son cœur battait toujours. Mais pour la première fois, elle ne savait plus ce qu'il comptait. Les jours qu'il lui restait à vivre, ou les secondes depuis qu'elle avait tout détruit.

Le verdict était tombé. Et dans le silence de son bureau au parfum de papier glacé,

Nora Solis comprit que la glace ne protégeait rien. Elle ne faisait que conserver la douleur pour l'éternité.

Chapitre 10

Le Silence du Béton

Le silence n'est pas une absence de bruit ; c'est une matière. Dans l'alcôve de verre et d'acier qui servait de bureau à Nora, il avait la consistance du gypse, une poussière blanche et sèche qui s'insinuait dans ses bronches à chaque inspiration.

Elle était restée assise là, immobile, pendant des heures, tandis que le crépuscule dévorait les angles vifs de la pièce. L'obscurité n'apportait aucun repos. Elle soulignait simplement l'absence. L'absence d'Elias, bien sûr, dont l'odeur de cèdre et de pluie s'évaporait déjà, remplacée par le parfum aseptisé du papier glacé et du thé Earl Grey froid. Mais surtout, l'absence de certitude.

Nora posa ses mains à plat sur le bureau. Le contact du bois laqué était une morsure polaire. Elle se surprit à chercher du bout des doigts la texture granuleuse du plan qu'il avait laissé, ce papier épais qui jurait avec la lisseur clinique de son univers. *« L'imperfection est la seule chose qui résiste au temps. »* Les mots d'Elias résonnaient comme un acouphène.

D'un geste saccadé, elle effleura le pavé tactile de son ordinateur. L'écran s'alluma, projetant une lumière bleutée, violente, sur son visage diaphane. Les courbes de Gauss apparurent, élégantes et cruelles. Des trajectoires de vies brisées résumées en pixels. 94 % de certitude. C'était son armure. C'était son évangile.

Elle ouvrit le dossier « Archives : Contrats Résiliés ».

C'était un cimetière numérique. Des milliers de noms. Les Kaplan (rupture prévue à 720 jours, survenue à 712). Les Moretti (rupture prévue à 450 jours, survenue le soir

même du bilan). Nora les avait tous vus défiler. Elle avait senti la moiteur de leurs paumes, entendu le changement de fréquence dans leurs voix quand ils se mentaient à eux-mêmes. Elle avait été le scalpel, précis et nécessaire.

Mais ce soir, les chiffres semblaient avoir perdu leur géométrie. Ils ressemblaient à des fils barbelés.

Elle commença à scroller frénétiquement, cherchant autre chose. Elle chercha les 6 %. Les anomalies. Les erreurs de calcul qu'elle avait l'habitude de classer au rayon des « sursis pathologiques ».

Ses yeux brûlaient. Elle s'arrêta sur le dossier des Vasseur.

Il y a quatre ans, elle leur avait donné six mois. Ils s'aimaient d'une manière désordonnée, bruyante, presque obscène de manque de tactique. Leurs neurotransmetteurs étaient en chute libre, l'usure de leur communication atteignait le seuil critique de la nécrose. Elle se souvenait de l'odeur de la femme : un parfum de jasmin trop lourd, mêlé à la sueur de l'angoisse.

Nora tapa leur nom dans le moteur de recherche des registres civils, un accès privilégié que son cabinet payait au prix fort. Elle s'attendait à trouver l'acte de divorce. Elle l'espérait, presque, pour calmer le tremblement de ses mains.

Mariés. Toujours.

Elle fronça les sourcils. Une erreur de saisie, sans doute. Elle passa au dossier suivant. Les Arnault. Prédiction : 14 mois. Statut actuel : Propriétaires d'une maison en commun, naissance d'un deuxième enfant l'été dernier.

Un haut-le-cœur la saisit. Elle se leva si brusquement que sa chaise roula contre la paroi de verre dans un fracas sourd.

Elle commença à marcher dans le bureau, d'un pas de prédateur en cage. Chaque mètre carré de cet espace avait été conçu pour minimiser le chaos. Le blanc des murs était un "Blanc Titane", censé apaiser le système nerveux. Le mobilier n'avait aucune aspérité. Tout ici criait le contrôle. Et pourtant, elle se sentait étouffer sous une chape de béton invisible.

Elle s'arrêta devant la baie vitrée. Dehors, la ville était une constellation de lumières froides, un immense circuit imprimé où des millions de cœurs battaient sans algorithme.

— Vous aviez tort, murmura-t-elle, et sa propre voix lui parut étrangère, brisée comme du verre pilé.

Elle ne parlait pas aux couples qu'elle avait analysés. Elle parlait à ses propres certitudes.

Elle retourna à son bureau et ouvrit un tiroir dissimulé, dont elle seule connaissait le code. Elle en sortit une chemise cartonnée, usée aux angles. Son propre dossier. Son mariage avec Marc, terminé il y a sept ans. Elle avait tout calculé après coup, pour comprendre pourquoi elle n'avait rien vu venir. Elle avait disséqué leur échec jusqu'à ce qu'il n'en reste que de la poussière statistique. C'est ce jour-là qu'elle avait cessé de ressentir la douleur pour commencer à compter les battements.

Elle relut ses propres conclusions d'alors : *« Incompatibilité structurelle majeure. Effondrement inévitable dû à une asymétrie des besoins de validation. »*

C'était propre. C'était net. C'était une autopsie de luxe.

Mais Elias n'était pas un cadavre. Il était un séisme.

Elle se souvint de la sensation de sa main sur la sienne, lorsqu'il l'avait forcée à

toucher le béton brut d'une de ses maquettes. Le grain de la matière, sa chaleur résiduelle, sa capacité à porter des tonnes de chagrin sans s'effondrer. Il lui avait dit que les bâtiments qui ne bougeaient pas étaient ceux qui finissaient par se fendre. Que la rigidité était l'autre nom de la fragilité.

Nora ferma les yeux. Elle pouvait encore sentir l'odeur de l'encre noire sur le plan. Elle revit la tache de sa propre larme, cette petite zone d'ombre qui avait fait baver la silhouette d'une femme qu'il avait dessinée au milieu d'un hall immense.

Elle comprit brusquement ce qu'elle avait fait pendant toutes ces années. Elle n'avait pas sauvé ces gens de la douleur. Elle les avait amputés de leur futur pour leur éviter une cicatrice. Elle avait confondu la paix avec l'anesthésie.

Le silence du bureau devint soudain strident. Elle entendait le bourdonnement des serveurs dans la pièce voisine, ce ronronnement électrique qui stockait des milliers de destinées mises en boîtes. C'était le son d'une usine de solitude.

Elle se rassit, ses mouvements dictés par une urgence nouvelle, presque sauvage. Ses doigts survolèrent le clavier. Elle ne cherchait plus les échecs. Elle cherchait la vie qui débordait des colonnes.

Elle ouvrit les dossiers des "Bilans de Finitude" en cours. Trente-deux couples attendaient son verdict. Trente-deux sentences de mort relationnelle qu'elle devait envoyer par mail le lendemain matin à 9h00, pour que le café soit encore chaud quand ils réaliseraient que tout était fini.

Elle regarda le dossier des "Levin". Ils s'aimaient depuis dix ans, mais la routine avait usé leurs synapses. Le score de Nora était sans appel : 89 % de chances de rupture dans les 200 prochains jours. Elle avait déjà rédigé le rapport de douze pages expliquant pourquoi leur désir ne reviendrait jamais, une démonstration brillante de biochimie et de psychologie comportementale.

Nora lut ses propres mots. Ils lui firent l'effet d'une lame de rasoir.

« L'érosion des sentiments est un processus thermodynamique irréversible. »

— Menteuse, cracha-t-elle dans le vide.

Elle ne savait pas si c'était vrai. Elle ne savait pas si les Levin pouvaient se retrouver. Mais elle comprit que son rapport était le clou final sur leur cercueil. En leur disant que c'était fini, elle leur volait la seule chose qui permettait au béton de tenir : la volonté de réparer les fissures.

D'un clic rageur, elle sélectionna l'intégralité du texte du rapport Levin. Elle hésita une seconde, le cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau ivre de peur. Puis elle pressa la touche "Supprimer".

L'écran blanc la nargua.

Elle recommença. Un dossier après l'autre. Elle effaçait les certitudes. Elle effaçait les dates d'expiration. Elle effaçait le travail de sa vie, cette œuvre de verre qu'elle avait mis dix ans à polir.

Ses clavicules saillantes sous son pull en cachemire dessinaient une armature de survie. Elle transpirait, une sueur froide qui sentait le thé Earl Grey et la panique. Pour la première fois de sa vie adulte, Nora Solis n'avait pas de plan.

Elle s'arrêta au dernier dossier. Le sien. Non pas celui de son passé, mais celui qu'elle avait commencé à créer, secrètement, sur elle et Elias. Elle y avait entré chaque détail : ses mains, son arrogance, sa cicatrice, sa manière de ne jamais s'asseoir tout à fait. Elle avait voulu calculer leur chute avant même d'avoir grimpé.

Le logiciel affichait : *« Données insuffisantes. Facteur imprévisible trop élevé. »*

Une bouffée de rire hystérique monta dans sa gorge, se transformant en un sanglot sec. Le logiciel avait raison. Elias était l'imprévisible. Il était l'erreur dans la machine, le grain de sable qui grippe l'horlogerie de la peur.

Elle se leva, ses jambes tremblant si fort qu'elle dut se retenir au bord du bureau. Elle attrapa son manteau, un drap de laine grise, froid et élégant. Elle ne prit pas son sac, ni ses clés magnétiques. Elle laissa son ordinateur allumé, ses serveurs ronronnant dans le vide, ses dossiers vides de toute sentence.

Elle sortit dans le couloir, dont les détecteurs de mouvement allumaient les néons un à un, comme un chemin de fer électrique. Le bruit de ses talons sur le sol en résine était le seul rythme qu'elle pouvait encore compter.

Un. Deux. Trois.

Arrivée devant l'ascenseur, elle vit son reflet dans les portes chromées. Une silhouette de verre filé. Une femme qui avait passé sa vie à construire des bunkers et qui réalisait qu'elle s'était enfermée dehors.

Elle ne descendit pas vers le parking. Elle monta vers le toit.

L'air de la nuit la frappa comme une gifle. Il était chargé d'humidité, de gaz d'échappement et de cette odeur de béton mouillé qu'Elias aimait tant. Le vent s'engouffra sous son manteau, s'attaquant à son cachemire gris perle, cherchant la peau, cherchant la chaleur.

Elle s'approcha du rebord. La ville n'était plus une équation. C'était un organisme vivant, désordonné, magnifique de laideur et de courage. Des millions de gens qui allaient échouer, qui allaient souffrir, mais qui, pour l'instant, dormaient côte à côte

en ignorant les statistiques.

Nora sortit son téléphone de sa poche. Ses doigts étaient si gourds qu'elle manqua de le faire tomber. Elle chercha le nom d'Elias. Elle n'avait pas de message de réconciliation à lui envoyer. Elle n'avait pas d'excuse mathématique.

Elle tapa simplement, alors que la première goutte de pluie s'écrasait sur l'écran, brouillant la lumière :

« Le béton n'est pas silencieux. Il crie quand il gèle. Je l'entends enfin. »

Elle ne savait pas s'il répondrait. Elle ne savait pas s'il était déjà trop tard, si la rupture qu'elle avait provoquée en quatorze minutes était définitive. Mais alors qu'elle rangeait son téléphone, elle sentit quelque chose de nouveau.

Ce n'était pas la sécurité de la glace. Ce n'était pas la paix de la certitude.

C'était le vertige.

Et dans ce vertige, Nora Solis comprit que pour la première fois, elle n'était plus en train de compter les battements de son cœur.

Elle les sentait. Et ils faisaient mal.

C'était la chose la plus réelle qu'elle ait jamais possédée.

Chapitre 11

L'Effondrement du Calcul

L'air du bureau de Nora n'avait plus le goût de l'Earl Grey ; il stagnait, lourd de la poussière des certitudes qui s'effritent. Elle fixait encore l'écran de son téléphone, cette petite lucarne noire où ses propres mots — *Je l'entends enfin* — semblaient pulser comme une plaie ouverte.

Puis, le silence fut assassiné.

Ce ne fut pas un cri, ni une explosion franche. Ce fut une vibration sourde, un grondement tellurique qui remonta par la plante de ses pieds, traversant les dalles de marbre de l'immeuble, pour venir mordre ses chevilles. Un instant plus tard, le hurlement des sirènes déchira la nuit de novembre, une polyphonie de détresses qui convergeait vers un point unique : le quartier des entrepôts. Là où le cèdre rencontrait le béton. Là où Elias Thorne tentait de réapprendre à la pierre comment respirer.

Nora ne consulta pas ses tableaux de probabilités. Elle n'analysa pas la fréquence des interventions des pompiers dans le 11^e arrondissement. Elle se leva, et dans son mouvement, elle renversa son mug de porcelaine. Le thé s'étala sur son bureau comme une flaque de sang ambré, noyant le dossier « Thorne / Analyse de Risque ». Elle ne ramassa rien. Elle attrapa son manteau de cachemire et se rua dehors, l'haleine courte, le cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau de proie captif d'une cage trop étroite.

Dehors, l'air avait changé. Il ne sentait plus la pluie froide ou le gaz d'échappement. Il portait une note plus sombre, plus âcre : le parfum de la calcination. Une odeur de vieux bois, de vernis chauffé et de poussière de plâtre. L'odeur de l'atelier d'Elias

qu'on aurait passé au hachoir.

— Un taxi ! hurla-t-elle, sa voix se brisant contre le vent.

Elle grimpa à l'arrière d'une voiture noire dont le chauffeur maugréait contre les barrages. Nora ne l'écoutait pas. Elle regardait par la vitre, les jointures de ses mains blanches à force de serrer le cuir du siège. Elle voyait la fumée monter au-dessus des toits, un panache noir et huileux qui effaçait les étoiles.

« 94 % de certitude », se répéta-t-elle, une vieille habitude, un mécanisme de défense qui grippait. Mais 94 % de quoi ? De survie ? De perte ? Le chiffre tournait à vide, vide de sens, vide de secours. Elle se rendit compte qu'elle préférerait mille fois le doute atroce de l'instant à la précision chirurgicale de ses prédictions. Elle voulait que le monde soit faux. Elle voulait que ses calculs soient une insulte à la réalité.

Lorsqu'elle atteignit le périmètre de sécurité, le chaos était total. Le bleu des gyrophares découpait les façades de briques en tranches électriques. Les pompiers s'activaient au milieu d'un brouillard de suie et de vapeur d'eau. L'atelier d'Elias — ce sanctuaire de plans et de maquettes — n'était plus qu'une carcasse béante. Un échafaudage s'était effondré, entraînant une partie du toit dans une chute de ferraille et de gravats.

— Monsieur, reculez ! criait un policier à un passant.

Nora franchit le ruban jaune sans même le voir. Ses chaussures de créateur s'enfonçaient dans la boue noireci par les cendres. Elle sentait la chaleur irradier du bâtiment, une caresse brûlante sur son visage de porcelaine.

— Elias !

Sa voix fut étouffée par le vacarme d'une lance à incendie. Elle courut vers l'entrée

latérale, celle qu'il laissait toujours entrouverte pour les chats du quartier. Son cerveau, cette machine si bien huilée, lui hurlait des alertes de danger niveau 5. *Risque d'effondrement secondaire : 78 %. Toxicité des fumées : élevée. Temps de survie estimé : insuffisant.*

Elle fit taire la machine. Elle entra.

L'intérieur de l'atelier était un cauchemar de clair-obscur. La poussière de béton suspendue dans l'air scintillait sous les faisceaux des projecteurs extérieurs, créant une atmosphère de cathédrale engloutie. L'odeur de cèdre qu'elle aimait tant était là, mais elle était dénaturée par le soufre.

— Elias ! Elias, réponds-moi !

Elle trébucha sur une poutre calcinée. Son manteau de cachemire gris perle, son armure de luxe, était désormais maculé de suie, déchiré à l'épaule par une tige de métal. Elle s'en moquait. Elle écoutait. Et là, sous le crépitement du bois qui finit de mourir, elle entendit un raclement. Un bruit de pierre contre pierre.

Au fond de l'atelier, près de la grande table à dessin où il passait ses nuits à défier la gravité, une partie de la mezzanine s'était affaissée. Elias était là, à genoux, les mains sanglantes, tentant de soulever un pan de cloison qui emprisonnait ses jambes.

Nora se précipita. Le sol craqua sous ses pas, une plainte sinistre qui lui rappela sa propre métaphore : *le béton crie quand il gèle*. Ici, il hurlait de douleur.

— Nora ? qu'induit-il, la voix rauque, encombrée de débris. Qu'est-ce que tu fais là ? Sors d'ici, ça va lâcher...

— Tais-toi, Elias. Tais-toi et aide-moi.

Elle se glissa à ses côtés, ignorant la poussière qui lui brûlait les poumons. Elle saisit le bord de la cloison de bois et de plâtre. Ses mains fines, habituées à tenir des stylos d'argent et des dossiers soyeux, s'ancrèrent dans la rudesse de la matière. La douleur fut immédiate — un ongle qui se brise, la peau qui s'arrache sur une écharde — mais elle fut la bienvenue. C'était une douleur réelle. Un ancrage.

— À trois, poussa-t-elle. Un... deux... trois !

Ils hurlèrent de concert, un cri viscéral qui n'avait rien d'analytique. La structure bougea de quelques centimètres, juste assez pour qu'Elias puisse dégager sa jambe gauche, l'étendant dans un gémissement de supplice. Nora s'effondra contre lui, le souffle court, son front contre son épaule. Il sentait la sueur, le fer et la fumée. Il était vivant.

— Tu es complètement folle, murmura-t-il contre ses cheveux blonds, maintenant grisés par la cendre. Tes statistiques... elles ne t'ont pas dit de rester dehors ?

Nora releva la tête. Ses yeux bleus, autrefois froids comme un matin d'hiver, étaient noyés de larmes qui traçaient des sillons clairs sur son visage couvert de suie. Elle prit le visage d'Elias entre ses mains tremblantes. Elle ne voyait pas l'architecte, elle ne voyait pas le sujet d'étude. Elle voyait l'homme qui avait brisé son bunker.

— Les statistiques disent que je n'aurais jamais dû te rencontrer, Elias. Elles disent que nous sommes une anomalie. Une erreur de calcul.

Elle approcha ses lèvres des siennes, sentant le goût du sang et de la poussière.

— Alors j'ai décidé de ne plus savoir compter.

Le baiser fut un séisme. Il n'avait rien de la douceur des romans ; il était désespéré, sauvage, chargé de la peur de la mort et de l'adrénaline de la survie. C'était la

collision de deux mondes : la géométrie rigide de Nora et le chaos organique d'Elias. À cet instant, sous le toit qui menaçait de s'effondrer pour de bon, elle sentit le battement de son propre cœur. Il n'était pas régulier. Il n'était pas prévisible. Il était erratique, furieux, sublime.

Un craquement plus fort que les autres retentit au-dessus d'eux. Elias la saisit par la taille et, malgré sa blessure, la propulsa vers la sortie. Ils roulèrent ensemble sur le sol de goudron de la cour au moment même où un pan entier de la façade s'écroulait dans un panache de poussière aveuglant.

Ils restèrent là, allongés sur le bitume froid, alors que les secours se précipitaient vers eux. Nora regardait le ciel. La fumée se dissipait lentement, laissant apparaître une lune pâle, indifférente aux désastres humains.

Elle tourna la tête vers Elias. Il la regardait déjà, un sourire douloureux et magnifique sur les lèvres, sa main cherchant la sienne dans l'obscurité.

— Ton dossier de mariage raté, Nora... commença-t-il entre deux quintes de toux.

— Je l'ai laissé sur mon bureau, répondit-elle. Il est en train de baigner dans du thé Earl Grey. Et j'espère qu'il sera illisible demain matin.

Elle ferma les yeux, savourant le vertige, l'incertitude, et la douleur cuisante dans ses mains. Pour la première fois de sa vie, Nora Solis ne savait absolument pas ce qui allait se passer dans les prochaines quatorze minutes.

Et pour la première fois, elle se sentait enfin en sécurité.

Chapitre 12

L'Infini Imprévisible

L'air du matin avait le goût du fer et de la poussière de briques. Nora était restée longtemps assise sur le rebord d'une ambulance, une couverture de survie froissée sur ses épaules, écoutant le crépitement du métal qui refroidit. Le silence qui suit une catastrophe ne ressemble à aucun autre ; il n'est pas une absence de bruit, mais une présence étouffante, un poids de plomb sur les tympan. Ses doigts, noirs de suie et de goudron, tremblaient légèrement, non pas de peur, mais d'une sorte d'exaltation sauvage et primitive.

Elle n'était plus Nora Solis, l'analyste au regard de scalpel. Elle était une femme qui venait de traverser le miroir.

Trois heures plus tard, elle franchissait les portes de verre de « L'Horizon ». Le hall d'entrée, d'une blancheur chirurgicale, l'agressa. Ici, tout sentait le lys hors de prix et l'illusion du contrôle. Le bruit de ses pas, d'ordinaire si feutré, résonnait comme des coups de marteau sur le marbre immaculé. Dans l'ascenseur, le reflet que lui renvoyait le miroir était celui d'une étrangère : une mèche de ses cheveux blond polaire s'était échappée de son carré parfait, et une griffure sanglante barrait sa pommette gauche. Elle ne chercha pas à s'essuyer.

Son bureau l'attendait, figé dans une perfection de nature morte. L'odeur persistante du thé Earl Grey, froid désormais, flottait dans l'air. Elle s'approcha de la table de chêne clair. Là, au centre, reposait la tache sombre du thé renversé sur son propre dossier de "Finitude Prédite". Les caractères typographiés — les 94% de certitude, les courbes descendantes, les dates d'épuisement émotionnel — n'étaient plus que des runes illisibles, des griffonnages de délirante sous une nappe de liquide ambré.

Elle s'assit, non pas pour travailler, mais pour achever le monde qu'elle avait bâti.

Nora ouvrit le tiroir inférieur. Elle en sortit un briquet en argent, un objet qu'elle gardait pour les bougies de ses rares moments de solitude. Elle ramassa une liasse de papiers — le dossier d'un couple de trentenaires qu'elle devait recevoir l'après-midi même. Ils voulaient savoir s'ils devaient acheter une maison ou se séparer avant le premier crédit. Elle fit jouer la molette. La flamme, petite langue bleue et or, dansa un instant avant de mordre le coin de la première page.

L'odeur du papier brûlé, âcre et rassurante, envahit l'espace confiné. Nora regarda le feu dévorer les statistiques. Elle vit les probabilités se tordre, noircir, et s'envoler en cendres légères vers le plafond. Elle jeta la liasse dans la grande corbeille en métal brossé et continua. Un dossier, puis deux, puis dix. C'était un autodafé méthodique. Elle brûlait les cages de verre dans lesquelles elle avait enfermé des centaines de vies.

— Qu'est-ce que tu fais, Nora ?

La voix de Marcus, le directeur de l'agence, claqua dans l'embrasure de la porte. Il était l'incarnation de la réussite prévisible : costume trois pièces bleu nuit, montre à complication, et ce sourire carnassier de celui qui pense avoir dompté le temps.

Nora ne se retourna pas. Elle regardait une courbe de Gauss se transformer en une volute de fumée grise.

— Je libère les variables, murmura-t-elle.

— Tu es en train de détruire trois ans d'archives. Tu sais ce que ça vaut ? C'est la propriété intellectuelle de L'Horizon. Arrête ça immédiatement.

Elle se tourna enfin vers lui. Ses yeux délavés, habituellement si calmes, brillèrent d'une intensité qui fit reculer Marcus d'un pas.

— Ça ne vaut rien, Marcus. C'est du bruit blanc. C'est l'autopsie d'un corps qui respire encore. On vend de la peur emballée dans des mathématiques.

— On vend de la lucidité ! s'emporta-t-il, s'approchant pour essayer d'éteindre le feu naissant dans la corbeille. Les gens veulent savoir !

Nora se leva, sa silhouette de verre filé semblant soudain faite de granit. Elle saisit son propre dossier, celui imbibé de thé, et le jeta sur le brasier.

— Les gens veulent vivre. Et on ne peut pas vivre quand on connaît la date de sa propre fin. L'incertitude est le seul oxygène que l'amour possède. Sans elle, on ne fait que compter les battements d'un cœur qui attend de s'arrêter.

Elle ramassa son sac, laissant la corbeille crépiter. Elle passa devant Marcus sans un regard, sentant l'odeur de la fumée imprégner son cachemire gris.

— Je démissionne, lança-t-elle alors qu'elle franchissait le seuil. Et si tu veux me poursuivre, fais-le. Je serai occupée à ne pas savoir ce que je ferai demain.

La ville lui parut différente. Le grain du bitume, le reflet du soleil sur les vitres des immeubles, le cri strident d'un oiseau de mer égaré au-dessus de la Seine : tout semblait plus saturé, plus rugueux. Elle marcha jusqu'au quartier de l'Arsenal, là où le chantier d'Elias s'élevait comme un squelette de fer défiant la pesanteur.

Le site était une fourmilière de bruits et de textures. Le sifflement des soudeurs, le choc sourd des madriers, l'odeur de la sciure fraîche et du béton mouillé. Nora sentit

son cœur s'emballer, une arythmie délicieuse qu'elle ne chercha pas à analyser.

Elle l'aperçut en haut d'un échafaudage. Elias. Il portait un casque de chantier jaune, son visage était marqué par la fatigue et la suie de la veille, mais ses mains... ses mains s'activaient sur un plan avec une précision qui tenait de la caresse. Il ne construisait pas seulement un bâtiment ; il modelait le vide.

Lorsqu'il descendit, leurs regards se croisèrent. Il s'arrêta à quelques mètres, le souffle court. Il sentait le cèdre et la sueur honnête. La cicatrice à son sourcil semblait plus vive dans la lumière crue de midi.

— Tu as une mine affreuse, dit-il avec ce sourire qui semblait toujours lire entre ses lignes de calcul.

— J'ai brûlé mon bureau, répondit Nora.

Elle s'approcha de lui, bravant la poussière qui voltigeait entre eux. Elle posa sa main sur sa poitrine, là où le tissu de son t-shirt était rêche. Sous la paume, elle sentit le tambourinement sauvage de son cœur. C'était un rythme imprévisible, féroce, sans aucune géométrie.

— Je ne sais pas combien de temps nous avons, Elias. Je ne sais pas si nous allons nous lasser dans six mois ou si nous allons nous détester dans dix ans. Je n'ai plus de courbes, plus de bilans, plus de certitudes.

Elias attrapa sa main, ses doigts calleux s'entrelaçant avec les siens. Il l'attira contre lui. La rudesse de sa veste de travail contre le cachemire de Nora était une collision de mondes, une friction nécessaire.

— C'est la définition même d'une fondation, Nora, murmura-t-il contre son oreille, son souffle chaud faisant frissonner la peau de son cou. On creuse dans l'inconnu. On

espère que la terre tiendra. Mais on bâtit quand même.

Elle ferma les yeux, se concentrant sur les cinq sens qui l'ancraient dans l'instant. Le goût salé de sa propre peau, l'odeur de bois coupé d'Elias, le vacarme du chantier qui devenait une symphonie, la chaleur du soleil sur son dos et, surtout, cette pression constante de sa main dans la sienne.

— Dis-moi quelque chose de vrai, demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle. Quelque chose que tu ne peux pas prouver.

Elias recula légèrement pour plonger ses yeux bruns, profonds comme de la terre fertile, dans les siens.

— Je ne peux pas te promettre que le toit ne s'effondrera pas un jour. Mais je peux te promettre que tant qu'il tiendra, chaque seconde passée dessous aura le goût de l'éternité.

Nora Solis, l'analyste qui craignait le "bruit blanc" de l'abandon, sourit. Elle ne chercha pas à calculer la probabilité que cette promesse soit tenue. Elle se contenta de la respirer.

Ils restèrent là, au milieu du chaos créateur du chantier, deux silhouettes minuscules entourées de structures inachevées. Autour d'eux, la ville continuait sa course effrénée, des millions de gens cherchant désespérément à prédire leur futur, à assurer leurs arrières, à compter leurs battements.

Nora, elle, avait cessé de compter. Elle sentit une goutte de pluie s'écraser sur son front — la première d'un orage imminent, non prévu par la météo. Elle ne chercha pas d'abri. Elle pencha la tête en arrière, ouvrit les lèvres pour recueillir l'eau du ciel, et laissa le vertige l'emporter.

L'avenir n'était plus une ligne droite tracée sur un graphique. C'était un océan noir, immense et terrifiant, sur lequel elle acceptait enfin de naviguer, sans carte, mais avec une boussole qui battait furieusement dans sa poitrine.

— On commence par quoi ? demanda-t-elle en regardant les poutres d'acier qui s'élançaient vers le gris des nuages.

Elias serra sa main un peu plus fort, un ancrage dans la tempête.

— Par ne pas savoir, Nora. On commence par ne rien savoir du tout.

Et dans ce vide absolu, dans cette absence totale de sécurité, Nora Solis se sentit, pour la toute première fois, parfaitement et invinciblement vivante. Chaque battement de son cœur était un défi lancé à la statistique, une note de musique pure dans le silence d'un monde qui avait enfin cessé d'avoir un sens. C'était l'infini, ici et maintenant, dans la poussière d'un chantier et le goût d'une pluie d'été.

FIN

Merci d'avoir lu "Compter les battements"

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)